

Congrès AFSP- Strasbourg 2011

ST10- La notion de martyr en science politique : des croyances aux mobilisations

Mathieu Petithomme, ATER université de Versailles, Mathieu.Petithomme@eui.eu

Les martyrs d'ETA : le rôle des célébrations mémorielles dans la reproduction sociale du nationalisme radical en Pays Basque espagnol

Plutôt que sur l'idéologie ou sur les stratégies politiques du nationalisme radical en Pays Basque espagnol, cette communication se focalise sur ses fondements sociaux, à travers l'étude des mobilisations symboliques visant à la célébration des martyrs d'ETA. En premier lieu, à travers les deux exemples du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna, nous soulignons comment le nationalisme basque radical a détourné la signification historique originelle de ces fêtes populaires, à savoir la commémoration des gudaris (« soldats ») de la guerre civile espagnole, au profit de la légitimation de la violence et du culte aux « martyrs » d'ETA. En second lieu, l'étude du contexte historique d'émergence du culte à Txiki et à Otaegi, deux « martyrs archétypes » d'ETA fusillés par le régime franquiste en 1975, ainsi que des cérémonies mémorielles annuelles organisées en leur mémoire lors du Gudari Eguna le 27 septembre (le « jour du soldat basque »), permet de mettre en avant le rôle des mythes dans la construction idéologique des martyrs, et la fonction que ces derniers jouent dans l'entretien d'un lien générationnel et le recrutement de nouveaux militants. Finalement, l'étude du culte aux gudaris permet d'enrichir notre compréhension de la reproduction sociale du nationalisme radical en soulignant le rôle joué par des mythes fondateurs et par l'entretien de leurs mémoires dans la fortification d'une identité propre, même si elle demeure par ailleurs controversée.

The martyrs of ETA: The role of memorial celebrations in the social reproduction of radical nationalism in the Spanish Basque Country

More than on the ideology or on the political strategies of radical nationalism in the Spanish Basque Country, this communication focuses on its social roots, through the study of the symbolic mobilisations around the celebration of ETA's martyrs. First, through the two examples of the Bizkargi Eguna and of the Albertia Eguna, we point out how radical basque nationalism has changed the original historical meaning of these popular celebrations, that is to say, the commemoration of the gudaris ("soldiers") of the Spanish civil war, to legitimise violence and to worship ETA's martyrs. Second, the study of the historical context of emergence of the cult of Txiki and Otaegi, two "archetypal-martyrs" of ETA executed by the Francoist regime in 1975, as well as the annual memorial celebrations that are organised in their memories during the Gudari Eguna on 27 September (the "day of the Basque soldier"), underlines the role of myths in the ideological construction of martyrs, and the functions that they play in the maintenance of a generational link and in the recruitment of new militants. Finally, the study of the worship of gudaris enables to enrich our understanding of the social reproduction of radical nationalism by underlying the role played by founding myths and by the maintenance of their memories in the strengthening of a proper identity, even if it nevertheless remains controversial.

Introduction

La plupart des travaux se focalisant sur le nationalisme radical s'intéressent à l'idéologie, à l'organisation et à la stratégie politique des partis ou des mouvements indépendantistes radicaux¹. Dans le cas basque, il convient ici de différencier d'emblée le nationalisme radical incarné par la gauche *abertzale* (« patriote ») à travers ses deux branches militaire (ETA) et politique (Herri Batasuna (HB) durant les années 1980-90 ; désormais Bildu), du nationalisme modéré du PNV qui, même s'il se dit aussi indépendantiste, ne refuse pas pour autant l'autonomie régionale. Distinguons de plus le nationalisme radical démocratique (incarné par exemple par le parti *Eusko Alkartasuna*, EA), qui prône l'indépendance tout en refusant l'usage de la violence, du nationalisme radical antidémocratique incarné par l'ETA, dont les partisans revendiquent la lutte armée comme un instrument au service de leur cause. Quoiqu'elle soit en théorie clairement différenciée, la frontière qui sépare ces deux types de postures indépendantistes se révèle néanmoins relativement poreuse en pratique. Les trajectoires ambiguës d'HB et de l'Action Nationaliste Basque (ANV) l'ont bien démontré jusqu'à leurs interdictions respectives par l'*Audiencia Nacional* en 2006 : ces forces politiques ont été engagées dans le combat indépendantiste démocratique tout en flirtant avec la légitimation de la violence voire même avec le soutien à l'ETA. C'est pourtant cette question qui se focalise sur « l'ambiguïté », sur les « sympathisants » de la lutte armée et sur les facteurs sociaux et culturels qui permettent d'expliquer le soutien tacite, la simple sympathie ou la reconnaissance portée envers les militants partisans de la lutte armée, sans pour autant vouloir soit même s'engager individuellement dans cette voie, qui constitue l'une des problématiques centrales mais relativement peu étudiée de l'explication de la reproduction sociale du nationalisme.

En effet, lorsqu'il est question de la sociologie des organisations nationalistes radicales, de nombreux auteurs se focalisent sur leurs composantes objectives, à savoir principalement sur les profils socio-biographiques de leurs militants et de leurs sympathisants². Un intérêt particulier est généralement porté sur l'étude des trajectoires militantes et des dynamiques de l'engagement, dans le but d'expliquer les origines individuelles, sociales et culturelles du basculement vers le nationalisme radical, voire même vers la lutte armée indépendantiste³. Certains auteurs voient dans l'engagement radical et la dérive sectaire, le résultat de trajectoires individuelles d'auto-exclusion, la réponse violente d'individus désocialisés, fragiles et en perte de repères, qui peuvent ainsi être aisément instrumentalisés par des « entrepreneurs de morale » au service de leur cause nationaliste⁴. D'autres y voient au contraire l'affirmation d'une violence délibérée de la part de personnes conscientes de leurs actes pour qui l'usage du

-
1. Dans le cas d'ETA, voir notamment GARMENDIA, José María, *Historia de ETA*, Haranburu, Donostia-San Sebastián, 1996; DOMÍNGUEZ IRIBARREN, Florencio, *ETA: Estrategia organizativa y actuaciones, 1978-1992*, Universidad del País Vasco, Leioa, 1998; FERNÁNDEZ SOLDEVILLA, Gaizka, « Agur a las armas. EIA, Euskadiko Ezkerra y la disolución de ETA político-militar », *Sancho el Sabio. Revista de cultura e investigación vasca*, n° 33, 2010, p. 55-96.
 2. ALCEDO MONEO, Miren, *Militar en ETA. Historias de vida y muerte*, San Sebastián, R & B ediciones, 1996.
 3. ANTOLÍN, Matías, *Mujeres de ETA. Piel de serpiente*, Temas de Hoy, Madrid, 2002; HAMILTON, Carrie, *Women and ETA: Memory, Gender and Radical Basque Nationalism*, Manchester, Manchester University Press, 2007.
 4. Suivant l'expression de Howard Becker dans son livre *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985. Cf. de même REINARES, Fernando, « Who are the terrorists? Analyzing changes in sociological profile among members of ETA », *Studies in Conflict and Terrorism*, n° 27, 2004, p. 465-488.

terrorisme constitue un moyen d'action directe générant des effets politiques immédiats, visant à apporter des réponses concrètes aux « cadrages d'injustice » subjectifs affectant une société donnée.

Dans l'explication du basculement vers l'usage de la violence politique, l'accent a été mis notamment sur le rôle de la socialisation primaire au sein de la famille, puis des réseaux de sociabilité dans la création d'un « contexte permissif » qui favoriserait la réception des thèses radicales. Malgré la tendance globale à une augmentation du nombre de femmes qui participent à des attentats suicides, une surreprésentation des hommes dans les groupes terroristes, qui augmentent inversement avec l'âge, a aussi été mise en avant⁵. La plupart des auteurs s'accordent de même pour reconnaître que l'évolution vers le recours à la violence politique résulte le plus souvent de la convergence de causes multiples et demeure toujours une dynamique marginale et sectaire, même au sein des mouvances indépendantistes et radicales : autrement dit, même s'il existe une « masse critique » en faveur d'un nationalisme radical donné, les sympathisants d'une organisation faisant usage de la violence politique, aussi limités ou nombreux soient-ils, seront toujours beaucoup plus nombreux que les activistes et les membres des commandos capables de passer à l'acte et d'accepter les risques et les renoncements impliqués par la vie clandestine.

Dans cette communication, afin d'enrichir notre compréhension du phénomène nationaliste radical au-delà du profil socio-biographique des militants, nous étudierons plus en détails l'importance du recours à certains aspects symboliques, à savoir les usages de la mémoire et plus particulièrement des figures des martyrs. Il s'agira donc de demander plus précisément *comment et à travers quels usages symboliques les nationalistes radicaux ont-ils détourné les significations originelles des festivités célébrant les martyrs nationalistes basques ? Quelles fonctions la célébration de la mémoire des martyrs joue-t-elle pour la constellation nationaliste radicale ?* En effet, peu d'intérêt a été consacré jusqu'alors aux usages symboliques qui se situent en toile de fond de la communauté nationaliste, et aux fondements sociaux et culturels qui poussent certains individus à soutenir – tacitement ou explicitement – l'usage de la violence politique même s'ils n'y participent pas directement. Nous formulons l'hypothèse que la création de figures de martyrs et la célébration de leurs mémoires jouent les rôles de mythes historiques fondateurs ayant une double fonction visant à assurer l'intégration et la pérennité du nationalisme radical au sein d'un mouvement social plus vaste, tout en maintenant une certaine ambiguïté vis-à-vis de l'usage de la violence.

Afin de tester cette hypothèse, nous nous focalisons sur les origines historiques mais aussi sur les usages symboliques contemporains se dégageant de trois célébrations mémorielles centrales dans le calendrier du nationalisme basque radical : le *Bizkargi Eguna*, l'*Albertia Eguna*, puis le *Gudari Eguna*. Nous développons une approche sociohistorique de ces festivités, en mettant en particulier l'accent sur leurs origines mais aussi sur le détournement de leurs significations par le nationalisme radical. L'étude iconographique détaillée de tracts récents permet de même de dégager la symbolique qui est associée aux martyrs d'ETA. L'analyse de déclarations publiques de membres d'ETA et de responsables politiques sympathisants avec sa cause, telles que retranscrites par des quotidiens indépendantistes tels que *Ekin* ou *Gara* notamment, permet enfin de mettre en avant le type de discours et de justifications apportées à la célébration de la mémoire des martyrs.

5. REINARES, Fernando, *Patriotas de la muerte. Quiénes han militado en ETA y por qué*, Taurus, Madrid, 2001, p. 150-174.

Notre propos se scinde en trois temps complémentaires. La première partie rappelle les origines historiques et l'évolution organisationnelle de l'ETA, sa perception par l'opinion publique espagnole et les tentatives de fournir un débouché politique au nationalisme radical. Elle évoque aussi le rôle clé du parti ANV depuis la transition démocratique dans la légitimation du nationalisme radical et la création d'un lien symbolique entre les « gudarís » d'hier et les « martyrs » d'aujourd'hui. La seconde partie se focalise plus précisément sur la genèse et le détournement postérieur des célébrations du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna par le nationalisme radical. La troisième partie évoque le détournement du Gudari Eguna, initialement dédié à la célébration des soldats de la guerre civile, au profit des martyrs archétypes d'ETA, Txiki et Otaegi, qui furent fusillés lors des dernières exécutions du régime franquiste le 27 septembre 1975. La conclusion discute finalement les apports de cette étude à l'enrichissement de notre compréhension du rôle des facteurs symboliques et culturels dans la reproduction sociale du nationalisme.

1. Une brève histoire contemporaine de la mouvance nationaliste radicale

1. L'émergence de l'ETA sous le franquisme et ses principales phases de développement

Euskadi Ta Askatasuna (ETA, « Pays Basque et Liberté »), fut créée par Benito del Valle, Julen Madariaga, Iñaki Larramendi et José Luis Álvarez Empanaza (« Txillardegí ») à Deva en 1958, suite à l'expulsion de membres du groupe *Euzko Gaztedi Indarra* (EGI), les jeunesses du PNV, et leur fusion avec le groupe d'étudiants *Ekin* fondé en 1952⁶. La symbolique fut présente dès la fondation de l'organisation, puisque le nom d'ETA fut stratégiquement utilisé publiquement pour la première fois le 31 juillet 1959 lors du 64^{ème} anniversaire de la fondation du PNV par Sabino Arana en 1885 : contrairement à ce dernier, l'ETA appela toutefois à la lutte armée afin d'obtenir l'indépendance de l'« Euskal Herria » (englobant le Pays Basque français et espagnol), déclarant « reprendre le flambeau de ceux qui moururent en 1936-37 pour notre indépendance et continuer le chemin »⁷. Dès ses origines, ETA se présenta donc comme une organisation se situant dans la lignée des « martyrs » historiques de la cause indépendantiste basque de la guerre civile. Elle commit sa première action violente le 18 juillet 1961, qui fut empreinte d'une symbolique de résistance à la célébration de la « mémoire officielle » : il s'agissait de faire dérailler un train de volontaires franquistes voyageant vers Saint Sébastien afin de « commémorer » le début de la guerre civile⁸. Le premier attentat mortel contre un civil « représentant de l'État autoritaire oppresseur » fut ensuite commit contre le gendarme José Ángel Pardines le 7 juin 1968⁹.

ETA comptait initialement avec l'appui d'une partie significative de l'opinion espagnole, qui la considérait alors comme l'une des organisations centrales d'opposition au régime franquiste. L'attentat du 2 août 1968 contre Melitón Manzanas, chef de la police secrète de Saint Sébastien et responsable de la répression de l'opposition, eut ainsi une grande répercussion. Ce fut toutefois surtout l'opération « Ogro » du

6. JÁUREGUI, Gurutz, *Ideología y evolución estratégica de ETA: análisis de su evolución entre 1959 y 1968*, Madrid, Siglo XXI, 1981, p. 5-10.

7. VVAA, *Documentos Y*, vol. 1, Hordago, San Sebastián, 1979, p. 502.

8. SÁNCHEZ SOLER, Mariano, *La transición sangrienta. Una historia violenta del proceso democrático en España (1975-1983)*, Madrid, Atalaya, 2010, p. 156-158.

9. « La primera víctima de ETA », *El País*, 9 septembre 2000.

commando Txikia qui attenta à la vie de Luis Carrero Blanco le 20 décembre 1973, qui accéléra le processus de déliquescence du régime¹⁰. Président du gouvernement, Carrero Blanco représentait la frange « puriste » du régime, de telle sorte qu'il s'agissait de favoriser une vacance du pouvoir qui intensifierait les divisions internes entre les conservateurs et les franquistes partisans de l'ouverture¹¹. Pour autant, le PNV ayant désapprouvé l'usage de la violence dès 1964 alors qu'ETA la considéra comme le meilleur moyen d'obtenir l'indépendance lors de sa III^{ème} Assemblée célébrée la même année, la non-incorporation de cette dernière au processus de démocratisation initié en 1977, l'intensification de la violence à partir de 1978 et son rejet du statut d'autonomie de Guernica en 1979, lui firent peu à peu perdre le soutien de l'opinion, qui commença beaucoup plus unanimement à la considérer comme une organisation « terroriste » opposée tant à la dictature franquiste qu'à la démocratie naissante¹².

L'avènement de la démocratie n'a en effet pas enrayé le choix de la lutte armée privilégié par l'organisation, bien au contraire. En dépit de toute évidence, la démocratie n'étant évidemment pas l'égale de la dictature, les membres d'ETA continuèrent à se présenter comme les successeurs des « gudaris » de la guerre civile, comme des « combattants » résistants à l'armée ennemie d'un État oppresseur. Leurs militants morts constitueraient donc des « martyrs » de la cause indépendantiste basque, ce qui justifierait la perpétuation d'un culte à leur égard. Cette exaltation de la figure du « gudaris » trouve en fait son origine lors de la I^{ère} Assemblée de l'ETA qui fut célébrée dans le monastère de Belloc en France en mai 1962. Un certain nombre de principes furent alors décidés : mettre en avant les « grands événements de l'histoire basque comme autant de bornes d'un processus de construction nationale » ; réviser la conception intégriste originelle de Sabino Arana en valorisant la langue basque plus que la « race » ; affirmer le caractère non-confessionnel de l'organisation et son idéologie révolutionnaire, socialiste et indépendantiste¹³. Lors de la IV^{ème} Assemblée en août 1965, une ligne de fracture apparut entre les partisans de la primauté de la lutte armée et ceux qui la concevaient seulement comme un instrument au service de la lutte politique : lors de la V^{ème} Assemblée (1966-67), ce clivage donna lieu à la scission du secteur « ouvrieriste » partisan d'alliances avec les autres forces espagnoles de gauche qui créa ETA-Berri (« Nouvelle-ETA »), alors que le secteur « tiers-mondiste » prit le dessus sur le secteur « culturaliste » dirigé par Txillardegui au sein du courant majoritaire qui devint ETA-Zaharra (« Vieille-ETA »), reprenant à nouveau la dénomination ETA par la suite. La V^{ème} Assemblée décida la création de quatre « fronts » politique, militaire, économique (légitimation de « l'extorsion révolutionnaire ») et culturel, qui devaient permettre à l'organisation de poursuivre ses objectifs¹⁴.

Lors de la VI^{ème} Assemblée à Bayonne en 1970, les partisans de la subordination de la lutte armée à la lutte politique grâce à l'alliance avec les organisations ouvrières furent désormais majoritaires (ETA-VI^{ème} Assemblée), ce qui entraîna la scission du secteur militariste (ETA-V^{ème} Assemblée puis ETA) qui réussit néanmoins à garder le contrôle de l'organisation et qui s'imposa finalement suite aux divisions postérieures et

10. « El Presidente Carrero muere víctima de un criminal atentado », *La Vanguardia*, 21 septembre 1973.

11. TUSELL, Javier, *Carrero, eminencia gris del régimen de Franco*, Madrid, Temas de Hoy, 1993, p. 4-7.

12. DE PABLO, Santiago, DE LA GRANJA, José Luis, MEES Ludger, *Documentos para la historia del nacionalismo vasco*, Barcelona, Ariel Practicum, 1998, p. 141.

13. ALCEDO MONEO, Miren, *Op. Cit.*, 1996, p. 24-25.

14. ELORZA, Antonio et al., *ETA, une histoire*, Paris, Denoël, 2002, p. 45-57.

à l'intégration de l'ETA-VI^{ème} Assemblée au sein d'autres forces politiques¹⁵. Lors de la seconde VI^{ème} Assemblée célébrée à Hasparren en 1973 (puisque ETA-V^{ème} Assemblée ne reconnaissait pas la précédente réunion), la plus importante scission jusqu'à ce jour se produisit entre l'« ETA-militaire » (ETA-m) d'une part, minoritaire mais contrôlant l'initiative du terrorisme et des actions directes, et l'« ETA-politico-militaire » (ETA-pm) d'autre part, majoritaire mais régulièrement « débordée » par ETA-m. Alors qu'ETA-m boycotta les élections de 1977 suite au non-ralliement du PNV à sa posture abstentionniste et à sa proposition de formation d'un « front abertzale » lors des conversations de Chiberta, ETA-pm soutint *Euskal Iraultzarako Alderdia* (EIA, « Parti pour la révolution basque ») au sein de la coalition *Euskadiko Ezkerra* (EE, « Gauche du Pays Basque »), avant que la faction VII^{ème} Assemblée d'ETA-pm accepte l'amnistie proposée par le gouvernement espagnol en 1982 (qui fut alors accordée même dans les cas de crimes et d'attentats), abandonnant la violence et s'intégrant à EE, qui fusionnera en 1993 avec le Parti socialiste d'Euskadi (PSE), la fédération basque du PSOE¹⁶.

D'un point de vue militaire, suite à son rejet du système constitutionnel postérieur à 1978, ETA adopta la stratégie de la « guerre d'usure » qui consiste à assassiner des membres de l'armée et des forces de sécurité de l'État afin de faire pression sur le gouvernement espagnol et dans le but de l'obliger à accepter les vues indépendantistes de l'*Alternative KAS* qui coordonne les différents mouvements abertzales. Les attentats terroristes, les séquestrations, les extorsions de fonds liées à l'« impôt révolutionnaire » et même le recours à des voitures piégées (à partir de septembre 1985) se multiplièrent. ETA bénéficia du « sanctuaire » français jusqu'à la chute du régime franquiste, puisque les gouvernements de l'époque avaient considéré l'ETA, comme beaucoup, comme un instrument efficace de lutte contre Franco. ETA a depuis lors toujours cherché à utiliser la violence politique afin d'obliger le gouvernement espagnol à négocier et à accepter ses conditions. Plusieurs négociations clandestines ont ainsi eu lieu : les « conversations d'Alger » entre Txomin Iturbe (puis d'autres dirigeants d'ETA) et le gouvernement du PSOE de 1987 à 1989 ; les contacts secrets entre trois membres du gouvernement Aznar, Arnaldo Otegi et d'autres dirigeants d'HB à Juarros (Burgos) à partir du 3 novembre 1998 ; où encore les onze contacts informels du PSOE avec ETA à partir du 29 juin 2006 à Loyola (Guipúzcoa) qui débouchèrent sur une base de dialogue, les « Accords de Loyola » en novembre 2006, même si des différences irréconciliables entraînèrent la rupture du processus suite à l'attentat du Terminal 4 de l'aéroport de Barajas le 20 décembre 2006 après 439 jours de trêve¹⁷. Malgré les trêves successives (comme en Catalogne en 2004), les retours récurrents aux armes ont fait apparaître le manque de volonté réelle de l'ETA de mettre fin à la violence, renforçant l'ostracisme à son égard. À partir des détentions de Bidart en 1992 et du démantèlement de son appareil dirigeant (Francisco Garmendia « *Pakito* », José Luis Santacristina « *Txelis* » et José María Erostarbe « *Fiti* »), ETA chercha ainsi à renouveler ses moyens d'actions et son impact sur la société en tentant d'investir la « *kale borroka* », la lutte de rue à travers ses « commandos Y », souvent formés de jeunes mineurs afin d'éviter les détentions¹⁸. Le durcissement de la répression et la plus grande coordination avec la

15. Les militants de l'ETA-VI^{ème} Assemblée intégrèrent notamment l'Organisation révolutionnaire des travailleurs (ORT), la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) en 1973, le Parti communiste espagnol (PCE) ou réintégrèrent postérieurement ETA-V^{ème} Assemblée.

16. FERNÁNDEZ SOLDEVILLA, Gaizka, *Op. Cit.*, 2010, p. 55-96. Voir aussi FERNÁNDEZ SOLDEVILLA, Gaizka, « Ellos y nosotros : la Cumbre de Chiberta y otros intentos de crear un frente abertzale en la Transición », *Historia del presente*, n° 13, 2009, p. 97-114.

17. « El PP se reunió con Batasuna durante la tregua de 1998 », *Cadena SER*, 6 juin 2006.

18. DE LA CALLE, Luis, « Fighting for local control: street violence in the Basque Country », *International Studies Quarterly*, vol. 51, n° 2, p. 431-455.

police française ont toutefois peu à peu conduit aux démantèlements de nombreux commandos et à un affaiblissement sans précédent de l'organisation.

1.2. Le rejet social et la marginalisation d'ETA parallèlement au maintien d'un soutien pour l'indépendantisme démocratique

D'un point de vue social, le soutien initial de l'opinion publique a évolué vers un rejet chaque fois plus unanime suite à la restauration démocratique. La multiplication des attentats malgré la démocratisation, comme celui de l'Hipercor de Barcelone le 19 juin 1987 qui tua 21 civils et engendra 45 blessés, fit apparaître ETA comme un groupe « terroriste ». La « guerre sale » menée par le contre-terrorisme d'extrême-droite instrumentalisé par le Ministère de l'intérieur à travers les Groupes Antiterroristes de Libération (GAL) qui assassinèrent 27 personnes de 1983 à 1989, principalement membres d'ETA, instaura un climat de violence et de confrontation sociale. Dans ce contexte de rejet croissant de la violence tant d'ETA que des GAL, l'association *Geste pour la paix* fut fondée en 1986 en convoquant les premières manifestations silencieuses contre le terrorisme. Le « point d'inflexion » dans l'opinion apparut lorsqu'ETA assassina María Dolores González Katarain (« Yoyes ») à Ordicia le 10 septembre 1986 considérée comme une « déserteuse ». Elle avait été la première femme à faire partie du groupe dirigeant de l'ETA, quittant celle-ci en 1978 suite à l'assassinat du membre d'ETA José Miguel Beñaran Ordeña (« Argala ») par le Bataillon basque espagnole (BVE), un groupuscule d'extrême-droite, ce qui la fit entrer en désaccord avec la ligne « dure » de l'organisation¹⁹. La dérive terroriste de l'ETA s'amplifia durant toutes ces années jusqu'à un autre point d'inflexion le 12 juillet 1997 lorsque Miguel Ángel Blanco, conseiller municipal du PP à Ermua, fut prit en otage afin d'obliger le gouvernement espagnol à céder à ses exigences puis assassiné, donnant corps à une réaction citoyenne et à des manifestations sans précédent que l'on dénomma l'« esprit d'Ermua ». Depuis 1968, ETA a assassiné 839 personnes, la majorité civiles (63,7%, dont parmi eux 34,9% de policiers) et 36,3% de militaires²⁰. Environ 65% des basques rejettent aujourd'hui totalement ETA, 15% considèrent que sa violence fut justifiée dans le passé mais plus aujourd'hui, 12% disent partager ses objectifs mais pas ses méthodes violentes, alors que 3% justifient partiellement ses actions et que seulement 1% de la population appuie totalement l'organisation²¹.

Sur le plan politique, le fait qu'ETA mette sur le même plan la dictature franquiste et la démocratie naissante, a conduit à sa marginalisation et à l'impossible consécration d'un front unitaire abertzale, dont les tentatives de réalisation échouèrent à plusieurs reprises. Afin de ne pas laisser le champ libre à ETA-pm, ETA approuva la création de la coalition entre les partis HASI, LAIA, ESB et ANV qui donnera corps à Herri Batasuna (HB) en 1978 dont elle chercha indirectement à influencer la ligne politique, tout en utilisant la légitimité historique que conférait ANV à la coalition

19. « El asesinato que marcó una inflexión », *Diario de Noticias de Alava*, 10 septembre 2006, p. 2. Aujourd'hui encore, l'on parle du « complexe Yoyes » afin de caractériser les difficultés des principaux dirigeants politiques de la gauche abertzale tels qu'Arnaldo Otegi, de mettre en avant des positions trop « radicalement démocratiques » en condamnant ouvertement la violence d'ETA. Cf. « Bono cree que Otegi tiene el complejo 'Yoyes' », *La Razón*, 13 septembre 2008, p. 19.

20. « Víctimas del terrorismo de ETA », Ministère de l'intérieur, Gouvernement espagnol, 30 juillet 2009, [http://mir.es/DGRIS/Terrorismo_de_ETA/ultimas_victimas/p-12b.es.html], consulté le 12 juin 2011.

21. Euskobarometro, *Estudio periódico de la opinión pública vasca*, Université du Pays Basque, mai 2009, [<http://www.ehu.es/euskobarometro>], p. 53-60.

comme nous le verrons ci-dessous²². L'attentat de l'Hipercor de Barcelone donna lieu au Pacte de Madrid du 5 novembre 1987 (signé par le PSOE, AP, CDS, CiU, PNV, PDP, PL, PCE et EE), le premier grand pacte dénonçant le manque de légitimité d'ETA pour exprimer la volonté du peuple basque, et sollicitant l'abandon des armes et l'acceptation de la voie démocratique, ce à quoi ETA répondit par l'attentat contre la gendarmerie de Saragosse le 11 décembre suivant²³. Le *lehendakari* José Antonio Ardanza (PNV) et l'ensemble des forces politiques du Parlement basque excepté HB signèrent de même le Pacte d'Ajuria Enea le 12 janvier 1988²⁴. Considérant l'échec de la répression policière et des plans précédents, notamment en raison de la non-incorporation de la gauche abertzale, le *lehendakari* proposa alors le Plan Ardanza (mars 1988) qui prévoyait un « dialogue sans conditions préalables et sans limites de résultats » entre les partis et en l'absence de violence afin de trouver une sortie au conflit, mais cette tentative de créer un front partisan commun fut rejetée par le PSOE et le PP en l'absence d'une déclaration explicite d'HB condamnant la violence d'ETA²⁵.

Il se dressa ainsi peu à peu un clivage entre les partisans d'un « front constitutionnaliste » et les défenseurs d'un « front nationaliste », ce dernier culminant par la signature du Pacte d'Estella le 12 septembre 1998 entre le PNV, EA, HB, IU-EB, EKA et Batzarre de même que sept syndicats et neuf organisations sociales gravitant autour du MLNV. Le Pacte d'Estella s'inspirait des Accords du Vendredi Saint d'avril 1998 en Irlande du Nord, en cherchant toutefois à imposer une négociation qui viserait à la reconnaissance de la souveraineté de l'ensemble des territoires d'« Euskal Herria ». Cette volonté d'imposer l'autodétermination par un front nationaliste commun souligna la persistance de l'influence politique résiduelle d'ETA sur les partis nationalistes, ce qui renforça d'autant plus la répression policière notamment sous les gouvernements du PP de 1996 à 2004. Les ambiguïtés de la gauche abertzale vis-à-vis d'ETA conduisirent de même aux interdictions successives d'HB en 1997, puis de Batasuna et d'Euskal Herritarrok (EH) en 2003 suite à une révision de la Loi sur les partis (2002), ou encore du Parti Communiste des Terres Basques (PCTV) en 2008. Le PNV tenta à nouveau d'offrir un débouché politique à certaines revendications du nationalisme radical à travers le Plan Ibarretxe approuvé par le Parlement basque le 30 décembre 2004 mais qui fut rejeté par le Parlement espagnol en janvier 2005, qui prévoyait un « droit à décider » des basques sur l'autodétermination et une « libre association » potentielle avec l'Espagne²⁶. Pour autant, le PNV perdit le contrôle du gouvernement basque pour la première fois depuis la transition au profit du PSE-EE en 2009, illustrant une tendance de long terme, à savoir le renforcement des opinions non-nationalistes au détriment des nationalistes²⁷. La prééminence du PNV sur le camp nationaliste a toutefois été quasiment remise en cause par les radicaux de Bildu lors des élections municipales de 2011, qui bénéficièrent de la plus grande modération d'Arnaldo Otegi

22. FÉRNANDEZ SOLDEVILLA, Gaizka, « El compañero ausente y los aprendices de brujo: orígenes de Herri Batasuna (1974-1980) », *Revista de Estudios Políticos*, n° 148, 2010, p. 71-103.

23. « Pacto de Madrid. Acuerdo de Madrid sobre Terrorismo. Congreso de los Diputados », Ministère de l'intérieur, Gouvernement espagnol, 5.11.87 [<http://www.admin.mir.es/eu/DGRIS/Documentos/Informativos/DocInf04>], consulté le 20 juin 2011.

24. « Pacto de Ajuria Enea. Para la normalización y pacificación de Euskadi », Ministère de l'intérieur, Gouvernement espagnol, 12.01.88 [<http://www.admin.mir.es/eu/DGRIS/Documentos/Informativos/DocInf02>], consulté le 20 juin 2011.

25. DE LA GRANJA, Luis, *El siglo de Euskadi. El nacionalismo vasco en la España del siglo XX*, Madrid, Tecnos, 2003, p. 175-180.

26. MORALES MOYA, Pedro, *Crítica y réplica al plan Ibarretxe*, Bilbao, Ikusager Ediciones, 2003.

27. PETITHOMME, Mathieu, « L'évolution des attitudes et du vote nationaliste au Pays Basque espagnol depuis la transition démocratique (1978-2008) », *Pôle Sud. Revue de science politique de l'Europe méridionale*, n° 31, vol. 2, 2009, p. 103-128.

depuis août 2008 et des tendances récentes à une affirmation plus déterminée par le courant radical du choix de la voie démocratique et à un plus fort éloignement vis-à-vis d'ETA²⁸.

1.3. La légitimité historique d'ANV et son rôle central pour le nationalisme radical depuis la transition

De plus, dans la tentative d'établir des liens entre le passé et le présent dans la justification de la lutte armée, le rôle de l'ANV (EAE-ANV, *Eusko Abertzale Ekintza* en basque) depuis la transition démocratique doit ici être souligné : la dérive radicale de ce parti l'a en effet conduit à tenté d'établir un pont entre les « gudaris historiques » d'hier et les « combattants d'ETA » d'aujourd'hui, en s'appuyant sur le statut dont il hérita de la guerre civile, à savoir celui d'un parti nationaliste démocratique. ANV a toutefois été instrumentalisé par les radicaux depuis la transition, ces derniers utilisant sa légitimité historique afin d'obtenir la légalisation de la coalition HB. Historiquement, ANV fut fondée le 30 novembre 1930 suite à une scission de l'aile gauche du PNV. L'alliance est réapparut lors de la transition, connaissant une dérive radicale depuis lors, ce qui conduira finalement à son interdiction par le Tribunal Suprême le 16 septembre 2008 pour avoir joué le rôle de « couverture » du nationalisme radical lors des élections municipales et forales basques de 2006 suite à l'interdiction de Batasuna²⁹. Comme nous le verrons, en tant que représentant d'un nationalisme « historique » concurrent de celui du PNV qui remonte à la guerre civile, ANV a joué un rôle fondamental depuis la transition dans le processus de détournement de la mémoire des « martyrs » d'hier au profit de ceux d'aujourd'hui.

ANV était initialement un parti de gauche, républicain et indépendantiste basque qui émergea suite au Manifeste de San Andrés, signé notamment par Tomás Bilbao, Justo Gárate, Anacleto Ortueta et Luis Urrengoetxea, qui s'opposèrent à la réunification du PNV à la suite de l'Assemblée de Vergara du 16 novembre 1930, puisque celui-ci était alors divisé depuis 1921 entre l'autonomisme incarné par la *Comunión Nacionalista Vasca* d'une part, et l'indépendantisme d'*Aberrri* d'autre part. Les militants d'ANV contestaient le cléricalisme, le caractère confessionnel et le positionnement au centre-droit du PNV³⁰. Ils défendaient au contraire la laïcité (une séparation stricte entre l'Église et l'État plutôt que l'anticléricalisme), ce qui amena le parti à rejeter le statut d'Estella du 14 juin 1931 qui avait souligné l'influence des carlistes navarrais, tout en se présentant comme des sociaux-démocrates dans leurs quotidiens *Acción Nacionalista* (1932-33) puis *Tierra Vasca* (1933-37) édités à Bilbao. Indépendantiste, ANV souligna néanmoins son caractère démocratique et son attachement à la Constitution en s'alliant

28. Arnaldo Otegi, ancien membre d'ETA-pm, ex-porte-parole de Batasuna et ex-parlementaire d'HB et d'EH, est l'un des leaders les plus charismatiques de la gauche abertzale. Il fut condamné le 26 avril 2006 à 15 mois de prison pour « apologie du terrorisme », même si depuis sa déclaration controversée du Vélodrome d'Anoeta le 14 novembre 2004 en faveur d'une « résolution démocratique du conflit », il a joué un rôle important depuis sa sortie de prison en 2008 dans l'affichage d'une plus grande indépendance vis-à-vis d'ETA et d'une volonté d'utiliser uniquement la voie démocratique. Cf. « Otegi ingresa en prisión tras confirmar el Supremo la pena de 15 meses por enaltecimiento del terrorismo », *El País*, 8 juin 2007. Bildu a obtenu un véritable triomphe lors des récentes élections municipales de 2011, obtenant 26% des voix contre 30% pour le PNV, lui offrant le contrôle de 100 municipalités du Pays Basque espagnol sur un total de 249, contre 95 pour le PNV-EAJ (35 pour des indépendants, 8 pour le PSE-EE, pour le PP, 3 pour Aralar et 1 pour Alternatiba Eraikizen). Cf [http://www.euskadi.net/elecciones], consulté le 14 juin 2011.

29. « El Supremo ilegaliza ANV y acuerda su disolución », *El País*, 16 septembre 2008.

30. RENOBABLES, Eduardo, *ANV, el otro nacionalismo. Historia de Acción Nacionalista Vasca*, Txalaparta, Tafalla, 2005, p. 17-20.

aux républicains et aux socialistes afin d'obtenir un statut d'autonomie pour le Pays Basque, tout en participant au premier Gouvernement basque durant la IInde République.

ANV constitua donc le meilleur exemple d'un « nationalisme hétérodoxe » prônant clairement l'indépendance, mais suivant une pratique politique possibiliste qui l'amena à intégrer le Front Populaire et à œuvrer pour l'approbation d'un statut d'autonomie pour le Pays Basque (octobre 1936) : le choix des moyens pacifiques et du respect de la Constitution républicaine, conduisit le parti à rejeter avec le PNV la proposition du groupe radical Jagi-Jagi de former un front commun indépendantiste³¹. Pour autant, contrairement à l'engagement timoré du PNV, ANV s'engagea clairement en faveur de la République espagnole et de l'autonomie basque durant la guerre civile : quatre bataillons de « gudaris » d'ANV (environ 2500 soldats, dont 400 périrent) luttèrent vaillamment au sein de l'Armée basque, notamment lors de la bataille de Villareal autour du mont Albertia³². Contrairement aux troupes et aux ministres du PNV, les gudaris d'ANV ne se rendirent pas suite à la chute du Pays Basque, de telle sorte que Tomás Bilbao substitua Manuel Irujo en 1938 dans le gouvernement basque en exil et qu'ANV fut « la force nationaliste la plus touchée par la guerre », mais aussi celle qui en sortit avec le plus de légitimité³³. ANV fut ensuite proscrite par la dictature franquiste et fit partie de l'ensemble des gouvernements basques en exil jusqu'en 1979.

Lors de sa sortie de la clandestinité en 1977, ANV chercha à tirer profit de sa légitimité historique en tant qu'organisation indépendantiste « résistante », mais ses difficultés face à l'hégémonie retrouvée du PNV, puisque le parti se présentant en solitaire obtint seulement 1% des voix lors des élections de 1977, engendrèrent sa radicalisation. Son intégration à HB en 1978 symbolisa la prise de pouvoir des militants de l'intérieur dirigés par Josu Aizpurua sur Gonzalo Nárdiz et les dirigeants historiques du parti en exil³⁴. ANV commit ainsi l'erreur stratégique d'intégrer HB, une coalition qui ne condamna pas ouvertement le recours à la violence, et au sein de laquelle elle demeura très minoritaire sans parvenir à influencer sa ligne politique. La « légitimité historique » d'ANV fut en fait utilisée par HB puis ensuite par *Euskal Herritarrok* afin d'obtenir leurs légalisations respectives malgré leurs positions ambiguës sur le recours à la lutte armée : malgré la fausseté historique et l'évidence des divergences, le sigle d'ANV et son indépendantisme démocratique passé permirent de maintenir un lien historico-sentimental fictif entre la nouvelle gauche abertzale radicale qui émergea durant la transition, et les nationalistes sociaux-démocrates d'ANV qui luttèrent au côté de la IInde République contre Franco. Le positionnement socialiste radical de « la nouvelle ANV », son ambiguïté sur l'usage de la violence vis-à-vis des institutions démocratiques et son rejet des alliances avec d'autres forces tels que les socialistes, n'avait pourtant rien à voir avec la posture social-démocrate, le respect de la Constitution démocratique, l'usage de la violence uniquement contre le soulèvement autoritaire et l'alliance avec les forces républicaines et socialistes de l'« ANV historique » sous la IInde République.

31. DE LA GRANJA, José Luis et FERNÁNDEZ SOLDEVILLA, Gaizka, « L'évolution des nationalismes hétérodoxes au Pays Basque », in Alicia Fernández García et Mathieu Petithomme (dir.), *Les nationalismes dans l'Espagne contemporaine depuis la transition démocratique (1975-2010). Pluralisme et identités nationales*, p. 195-219, à paraître début 2012.

32. Les quatre bataillons d'ANV furent l'*Olabarri* dirigé par le commandant Gabriel Goitia, l'*Euzko Indarra* dirigé par Bernabé Orbegozo, l'*ANV-3* encadré par José Zapirain et l'*Askatasuna* commandé par Santiago Zubiaga.

33. VARGAS ALONSO, Francisco Manuel, « Los batallones de los nacionalismos minoritarios en Euzkadi: ANV, EMB, STV (1936-1937) », *Vasconia*, n° 31, 2002, p. 546.

34. « ANV pide autonomia dentro de Herri Batasuna », *El País*, 22 mai 1980.

C'est en cela que le rôle d'ANV a été central dans l'affirmation d'un lien historique symbolique au sein de la constellation nationaliste radicale, puisque les radicaux ont abondamment célébrés et utilisés l'image d'une continuité entre les gudarís d'ANV d'hier qui luttèrent durant la guerre civile, et les martyrs d'ETA présentés comme les pseudo-gudarís d'aujourd'hui. Au-delà de la faiblesse de ses résultats électoraux et de sa base militante, ce petit parti a donc joué un rôle essentiel, même si comme nous l'avons vu, le positionnement politique de la « nouvelle ANV » n'a évidemment rien à voir avec celui de l'« ANV historique » : d'une part, ANV a permis au nationalisme radical d'entrer en confrontation avec le nationalisme du PNV pour l'appropriation du passé ; d'autre part, il a servi à ses dépens de « couverture » à la légitimation de la violence politique depuis la transition et à la sacralisation des figures des « héros-martyrs » d'ETA au nom d'un prétendu héritage et d'une continuité historique.

2. La réappropriation du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna au profit des « martyrs » d'ETA

2.1. Les origines historiques des festivités : 1937 et les « gudarís » de la Guerre Civile

Afin d'appréhender plus en détails les manières avec lesquelles les nationalistes radicaux tentent de détourner les symboles traditionnels basques à leur profit, il convient maintenant de se focaliser sur les tentatives de réappropriation des célébrations de deux fêtes traditionnelles : le *Bizkargi Eguna* d'une part, célébré le premier dimanche de mai, et l'*Albertia Eguna* en juillet d'autre part. Ces deux fêtes constituent un point d'entrée intéressant afin de considérer les détournements mémoriels opérés par le nationalisme radical dans le sens où, à l'origine, elles commémorent la mémoire des « gudarís » basques morts en 1937 lors de la guerre civile et de la défense du territoire face à l'insurrection armée franquiste. Historiquement, ces deux fêtes constituent donc des célébrations « basques » au sens propre du terme, dans le sens où bien que les nationalistes - tant modérés que radicaux - y soient les plus attachés, elles font aussi partie de l'histoire politique et culturelle du Pays Basque dans son ensemble. Ces deux dates historiques jouaient ainsi initialement un rôle intégrateur dans la société basque, tout en demeurant dépersonnalisées puisqu'elles célèbrent les soldats résistants basques en général, sans établir le culte de personnalités particulières.

L'intérêt de l'étude de ces deux festivités pour l'analyse de la genèse de l'émergence des martyrs du nationalisme radical, est lié au fait que les radicaux ont détourné leurs significations originelles : la célébration des « gudarís d'hier » qui ont fait allégeance à l'Espagne de la IInde République tout en résistant à l'avènement de la dictature autoritaire franquiste, est mise sur le même plan que la célébration des « pseudo-gudarís d'aujourd'hui », les martyrs d'ETA, qui lutteraient pour la même cause nationaliste face à l'oppression de l'État espagnol. Les martyrs d'ETA, dont les militants sont aujourd'hui encore partisans de la lutte armée dans un contexte démocratique, sont assimilés aux résistants nationalistes antifranquistes dans une même tentative de falsification de l'histoire que celle qui voudrait assimiler la « nouvelle ANV » à l'« ANV historique ». À travers la réappropriation des festivités du *Bizkargi Eguna* et de l'*Albertia Eguna* par les nationalistes radicaux, nous assistons à une tentative de détournement de l'histoire dans le but de tracer une continuité entre d'une part, des résistants légitimes à l'avènement d'un ordre autoritaire, et d'autre part, des

terroristes antidémocrates préférant l'usage de la violence politique à la défense de l'indépendantisme dans le respect des règles du jeu de la démocratie libérale. Il s'agit donc pour ETA d'utiliser la remémoration des gudaris d'hier afin de justifier celle de ceux d'aujourd'hui, en présentant leurs morts respectives comme autant « de bornes » au sein d'un même « processus de construction nationale », comme partie prenante d'un même fil conducteur, celui des « compatriotes morts violemment dans le processus de libération nationale et social » du Pays Basque³⁵.

Le Bizkargi Eguna est célébré chaque année le 3 mai ou le dimanche postérieur sur le mont Bizkargi près du village de Larrabetzu au sein de la province de Vizcaya. Il s'agit de la commémoration d'une bataille qui vit s'affronter les gudaris nationalistes et les troupes républicaines qui formaient conjointement l'Armée basque contre les soldats navarraïdes aidés par l'aviation allemande, avant que les troupes franquistes conquissent finalement Bilbao le 19 juin 1937, ce qui symbolisa la dissolution du gouvernement autonome. La Navarre constituait alors « la province espagnole la plus enthousiaste en faveur de la rébellion » franquiste, la droite ayant obtenu 69,7% des voix lors des élections de 1936³⁶. Environ 120 soldats loyaux à la cause républicaine perdirent la vie durant cette bataille, étant encerclés jusqu'au dernier par les troupes franquistes malgré leur repli stratégique dans le maquis du mont Bizkargi. Aujourd'hui encore, l'historiographie diverge quant à la question de savoir si les gudaris voulaient réellement défendre la cause de la République ou s'ils se mobilisèrent uniquement dans la défense de leurs intérêts nationalistes.

Alors que certains auteurs considèrent que les nationalistes défendirent activement la République et l'ordre constitutionnel, d'autres soulignent un engagement seulement partiel. Santiago de Pablo considère ainsi que les nationalistes modérés du PNV montrèrent « peu d'enthousiasme pour la République », là où Xosé Manoel Nuñez Seixas considère que les nationalistes au sein de l'Armée basque « luttèrent seulement pour la liberté de l'Euskadi »³⁷. En fait, malgré un enthousiasme peut être relatif pour la République et une préférence pour l'indépendance, le respect de la légalité républicaine par les gudaris nationalistes lors de la IInde République fait néanmoins consensus. À partir du moment où la déroute militaire fut quasiment certaine, un clivage apparut toutefois entre les gudaris du PNV qui se rendirent pour la plupart, et ceux d'ANV dont beaucoup continuèrent la lutte. C'est notamment sur cette fondation historique, quoique nuancée et souvent contestée, que le nationalisme radical tente de contester l'hégémonie du PNV quant à la réappropriation du passé et quant à sa représentativité de la frange « résistante » du nationalisme.

La seconde fête populaire liée à la guerre civile est constituée par l'Albertia Eguna, qui est désormais généralement célébré lors du premier dimanche de juillet, et qui commémore les affrontements de la « bataille de Villareal » qui eurent lieu entre le 30 novembre, jour de Saint-André et symbole de la formation de l'*Action Nationaliste Basque* (ANV) suite à une scission du PNV en 1930, et le 24 décembre 1936 autour du mont Albertia et du village de Villareal en Álava³⁸. La célébration de l'Albertia Eguna fut transférée au mois de juillet par le PNV suite à la transition démocratique pour des

35. ALCEDO MONEO, Miren, *Op. Cit.*, 1996, p. 24-25; ZABALZA, Ricardo, *Voluntarios. Semillas de libertad*, Txalaparta, Tafalla, 2000, p. 13-16.

36. CÁNDANO, Xuan, *El Pacto de Santoña (1937). La rendición del nacionalismo vasco al fascismo*, La Esfera de los libros, Madrid, 2006.

37. DE PABLO, Santiago, « La guerra civil en el País Vasco: ¿un conflicto diferente? », *Ayer*, n° 50, 2003, p. 115-141; NUÑEZ SEIXAS, Xosé Manoel, *¡Fuera el invasor! Nacionalismos y movilización bélica durante la guerra civil española (1936-1939)*, Marcial Pons, Madrid, 2006.

38. SALGADO, Miguel Ángel, « La batalla de Villareal: 30 de noviembre-24 de diciembre de 1936 », *Sancho el Sabio*, n° 26, 2007, p. 179-211.

raisons de commodité, ce qui souligne bien la malléabilité des reconstructions historiques. Villareal se situait sur une zone stratégique pour le contrôle du chemin de fer en direction de Paris, mais aussi des trois routes conduisant à Vitoria-Gasteiz depuis Bilbao, Durango et Mondragon³⁹. L'État-major du Gouvernement basque dirigé par José Antonio Aguirre (PNV), reconnu constitutionnellement depuis l'approbation du statut d'autonomie le 7 octobre 1936, et le chef de l'État-major de l'Armée républicaine du nord, Francisco Ciutat, mirent en œuvre une offensive qui mobilisa 15000 hommes regroupés en 29 bataillons, mais qui se solda par un échec après de féroces combats : les 700 soldats rebelles d'Álava dirigés par le colonel Camilo Alonso Vega reçurent le soutien décisif de 7000 phalangistes venus de Madrid, de *requetés* (miliciens carlistes navarraïns) et de mercenaires marocains qui inversèrent l'équilibre des forces en présence⁴⁰. Les combats engendrèrent environ 1000 morts et 3300 blessés du côté des républicains et des nationalistes basques, ce qui força leur repli au profit des troupes franquistes et qui symbolisa le début de la fin du gouvernement autonome et de la République au Pays basque culminant finalement avec la chute de Bilbao le 19 juin 1937⁴¹.

2.2. Des « *gudaris* » d'hier à ceux d'aujourd'hui : l'exemple des tracts

Le Bizkargi Eguna commença à être célébré de manière clandestine à l'initiative du PNV à partir du milieu des années 1960, mais depuis les années 1980, l'initiative de cette célébration a échappé au PNV pour revenir au nationalisme radical et plus particulièrement aux *Gestoras pro-amnistía* jusqu'en 2001 (interdites depuis lors), qui militaient en faveur de la libération et de l'amnistie des membres d'ETA, considérés comme des « prisonniers politiques ». Celles-ci et HB plus généralement (avec l'ANV en son sein), ont très vite compris le « potentiel mobilisateur » de références à la mémoire de la guerre civile, comme l'illustre bien le document 1 ci-dessous qui présente les récents tracts de convocation du Bizkargi Eguna de 2007, de 2008 et de 2011⁴². Sur les tracts de 2007 et de 2008, il est possible d'observer des *gudaris* en armes arborant la *txapela*, le béret traditionnel basque : ces *gudaris* anonymes montent la garde au pied d'un mont particulièrement vert, symbolisant tant leur défense du peuple basque que l'espérance, le rajeunissement et le nouveau printemps à laquelle leur lutte permet d'aspirer (tract 2007) ; ils participent toujours aussi activement à l'offensive contre l'État oppresseur, qui est symbolisée à travers leurs élans et leurs poings levés qui font aussi référence à la lutte antifasciste (tract 2008). La situation de guerre qui justifierait l'usage de la lutte armée est rappelée par les barbelés (tracts 2007 et 2008). La couleur noire (tract 2008, 2011) symbolise la situation de deuil lié à l'oppression postulée, la mort en sacrifice pour la cause indépendantiste, mais aussi la révolte nécessaire comme dans la symbolique des anarchistes, de même que l'autorité morale et la puissance des *gudaris*, cette dernière étant aussi attestée par leurs ossatures puissantes (tract 2008). L'usage de la couleur rouge symbolise enfin le sang versé par l'ennemi, le feu nécessaire à la bataille indépendantiste (tract 2008, 2011), mais aussi le cœur des *gudaris* dotés d'un instinct combatif de conquête.

39. CASQUETE, Jesús, *En el nombre de Euskal Herria. La religión política del nacionalismo vasco radical*, Madrid, Tecnos, 2009, p. 142.

40. *Ibid.*, 2009, p. 143.

41. SALGADO, Miguel Ángel, *Op. Cit.*, 2007, p. 207-209.

42. Cf. [<http://www.flickr.com/photos/larrabetzutik/sets/>], [<http://larrabetzutik.org/2008/04/23/bizkargi-eguna-2008/>], consultés le 16 juin 2011.

D'un point de vue terminologique, le slogan du tract de 2007, « *Omenaldirik onena garaipena ! Independentzia eta sozialismoa* » signifie « Le meilleur hommage, la victoire ! Indépendance et socialisme ». Il établit ainsi un lien clair entre les combattants d'hier et d'aujourd'hui, dont les luttes seraient liées par l'idéologie socialiste et par une même quête d'indépendance pour le peuple basque. L'utilisation du terme « hommage » fait clairement référence au passé et à la remémoration nécessaire, là où celui de « victoire » suggère la perpétuation contemporaine de la lutte. Dans le même ordre d'idée, le tract de 2008 célèbre les racines et l'appartenance commune des gudarisk d'hier et des martyrs contemporains d'ETA, stipulant « *Gu sortu qinen enbor beretik sortuko dira besteak. Gora atzo, gaur eta biharko gudariak* », ce qui illustre bien cette volonté d'établir une continuité historique, puisque cela signifie « Du même tronc duquel nous sommes nés, naîtrons les autres. Les gudarisk, debout hier, aujourd'hui et demain ». Quoique de manière indirecte, il est néanmoins établi une filiation commune entre les nationalistes de la guerre civile et les terroristes d'aujourd'hui qui lutteraient pour la même cause indépendantiste. Cette ancrage historique de la lutte indépendantiste justifierait d'autant plus la perpétuation de celle-ci tant « aujourd'hui » que « demain ».

Document 1. Tracts de convocation du Bizkargi Eguna, 2007, 2008 et 2011



Il est de même clairement écrit « *Atzoko eta gaurko gudarrien omenez* » au milieu du tract de 2011, ce qui signifie littéralement « en hommage aux gударis d'hier et d'aujourd'hui », et qui illustre parfaitement bien la volonté de faire partager aux gударis d'ANV d'hier et aux membres d'ETA d'aujourd'hui une même dévotion pour la cause indépendantiste. L'usage de trois photos qui présentent des gударis en noir et blanc permet aussi de mettre en avant le caractère historique de cette lutte. Les membres d'ETA sont présentés comme des résistants légitimes à l'oppression imposée par l'État espagnol, des successeurs des gударis basques de la guerre civile eux aussi réfugiés dans les maquis (photos à gauche, tract 2011), et dont les blessés payent de même un lourd tribut à la défense de la souveraineté basque (photo à droite, tract 2011). On voit bien ici dans quelle mesure l'ensemble de ces symboles sont mis en avant afin de constituer un socle collectif commun pour les radicaux qui, comme l'a bien souligné Maurice Halbwachs, puisse jouer le rôle de « fondement du lien social » dans le processus de « construction sociale des mémoires individuelles »⁴³. De plus, comme Georg Simmel l'a bien évoqué, ce type de symboles est mis en avant en ce qu'ils donnent à voir l'existence d'une « connexion psychologique entre les générations » de la constellation nationaliste radicale, distinguant ainsi des éléments historiques intégrateurs qui favorisent la reproduction et la persistance de ce groupe social⁴⁴.

L'Albertia Eguna commença à être célébré plus tard que le Bizkargi Eguna, vers la fin des années 1970, l'une des premières commémorations ayant eu lieu en 1978 à l'appel d'ANV. Alors que le Bizkargi Eguna fut surtout convoqué depuis la transition par les associations pro-amnistie, c'est ANV qui a joué un rôle fondamental dans la commémoration de l'Albertia Eguna, tout en contribuant directement à détourner la signification originelle de cette fête au profit d'hommages envers les martyrs d'ETA. En 1980, les anciens gударis d'ANV se mirent d'accord pour célébrer l'Albertia Eguna le 14 septembre pour des raisons purement pratiques liées à la chaleur estivale. Le PNV, qui célèbre aussi cette fête, décida ensuite de « transférer » celle-ci lors du second dimanche de juillet, une date qui n'a plus évolué jusqu'alors : ce processus souligne bien à quel point la gestion de la mémoire demeure un processus profondément politique, tant la réalité du calendrier historique peut entrer en contradiction avec les commémorations rituelles. Quoi qu'il en soit, le plus important pour notre analyse est le fait que, selon Jesús Casquete, les trois premières commémorations célébrèrent les gударis « historiques » d'ANV, là où les rencontres postérieures introduisirent peu à peu le culte aux martyrs d'ETA, soulignant une volonté manifeste de réécriture de l'histoire au profit de la justification de la violence d'une certaine frange du nationalisme radical⁴⁵. Comme le souligne un membre de cette mouvance dans le quotidien *El Correo* de Vizcaya, « l'Albertia Eguna constitue un point de ralliement pour les défenseurs de la cause basque, un socle commun du mouvement de libération nationale, un marqueur d'appartenance entre les soldats d'hier et les militants d'aujourd'hui »⁴⁶. La mémoire des gударis historiques, qui s'inscrivirent certes dans le cadre de la défense de la cause nationaliste basque mais aussi dans celui de la sauvegarde de la République contre l'avènement du régime autoritaire franquiste, est ainsi progressivement devenue un simple prétexte commode afin de poursuivre un objectif distinct, à savoir l'exaltation et la célébration de la dévotion des martyrs et des militants d'ETA, tant d'hier que

43. HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 6.

44. SIMMEL, Georg, « The persistence of social groups », *American Journal of Sociology*, n° 3, 1897-1898, p. 668.

45. CASQUETE, Jesús, *Op Cit.*, 2009, p. 146.

46. *El Correo*, « Las celebraciones del Albertia Eguna », 10 juillet 2001.

d'aujourd'hui. Comme le souligne bien un militant d'ANV, « entretenir la mémoire des gudaris morts lors de la guerre civile est fondamental. Cela permet de rappeler aux militants d'aujourd'hui que la cause basque s'inscrit dans un temps long qui requiert une perpétuation des sacrifices et de la lutte »⁴⁷.

Le détournement de la signification originelle du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna s'inscrit ici dans une volonté de relativiser la lutte violente menée par l'ETA en la dotant d'une pseudo-légitimité historique. Il s'agit d'utiliser ces festivités comme des tribunes politiques afin de présenter les martyrs d'ETA comme les successeurs des gudaris nationalistes de la guerre civile, comme des « exemples » à suivre par les jeunes générations, comme des représentants légitimes de la lutte contre l'oppression. Un tel type d'argument fut par exemple développé par Miren Legorburu, l'une des dirigeantes d'ANV, lors de la célébration de l'Albertia Eguna de 2005, puisqu'elle déclara très clairement : « la gauche patriote lutte depuis 80 ans contre le fascisme, comme le montrent les 300 militants d'ANV qui moururent en luttant à Albertia. Leur déroute et la victoire de Franco mit en marche une machine fasciste, qui a survécu à la mort du chef des fascistes, mais le peuple basque n'a pas avalé la transition et le piège autonomiste, et il continua à résister. [...] Grâce au travail de trente années, la majorité de la société basque reconnaît aujourd'hui la nécessité d'un changement de cadre. C'est pour cela qu'il est nécessaire d'unir les stratégies des indépendantistes afin de réussir à atteindre un cadre démocratique qui assure la survie d'Euskal Herria »⁴⁸. On voit bien ici comment cette dirigeante d'ANV se fonde sur la lutte historique des gudaris afin de contester la « machine fasciste » qui aurait « survécu à la mort du chef des fascistes », ce qui sous-entend que la démocratie espagnole contemporaine équivaldrait à la dictature franquiste et justifierait son rejet. Contre toute évidence historique, le peuple basque n'aurait « pas avalé la transition et le piège autonomiste » ce qui justifierait d'« unir les stratégies indépendantistes » pour évoluer vers un nouveau cadre⁴⁹. Cet appel à l'union renvoie en fait à la volonté d'une plus grande intégration des deux branches politique et militaire de la gauche abertzale, ce qui confère ainsi indirectement une légitimité politique à l'ETA, comme un acteur à part entière du processus politique.

Le tract de l'Albertia Eguna de 2006 présenté ci-dessous met aussi en avant cette idée d'une continuité historique de la lutte à travers le slogan « *Atzo eta gaurko gudarrien alde! Independentzia* », qui signifie littéralement « Pour les gudaris d'hier et d'aujourd'hui! Indépendance »⁵⁰. Le quotidien indépendantiste *Gara* présenta d'ailleurs la convocation de l'Albertia Eguna par ANV en 2006 sous le titre « ANV convertit Albertia en miroir de deux époques et d'une même lutte »⁵¹. Sur le tract de 2006, l'anagramme d'ANV en basque (EAE-ANV) associé au *lauburu* en bas à gauche, la croix basque, permet de donner l'image de gudaris de la guerre civile qui seraient exclusivement issus des rangs d'ANV, passant par là même sous silence l'existence des gudaris républicains et de ceux issus du PNV⁵². Ce tract est particulièrement intéressant pour notre objet d'étude en ce qu'il constitue une véritable imposture historique,

47. *El Correo*, « ANV y el Bizkargi Eguna », 13 juillet 1998.

48. LEGORBURU, Miren, in « Cientos de personas se reúnen para homenajear a los gudaris en el Albertia Eguna », [<http://infomiranda.wordpress.com/2010/07/05/cientos-de-personas-se-reunen-para-homenajear-a-los-gudaris-en-el-albertia-eguna>], consulté le 12 mai 2011.

49. Rappelons ici que le statut d'autonomie du Pays Basque de Guernica fut approuvé durant la transition par 90,3% des votes exprimés, même s'il est vrai que la participation fut seulement de 58,8%, les nationalistes radicaux prônant alors l'abstention.

50. Cf. [<http://etengabe.blogspot.com>], consulté le 21 juin 2011.

51. « EAE-ANV convierte Albertia en espejo de dos épocas y una misma lucha », *Gara*, 12 juin 2006.

52. Le « luburu », « quatre têtes », est un symbole solaire basque traditionnel, une croix en hélice tournante dont la plus ancienne date de 1690 et se trouve sur une croix du cimetière de Bidarray.

puisqu'il présente en noir et blanc quatre femmes armées en position de tirs, créant l'image de gudaris féminins qui auraient lutté durant la guerre civile. En réalité, bien que certaines femmes révolutionnaires participèrent directement aux combats au début de la guerre, principalement au sein des milices anarchistes ou de celles du *Partido Obrero de Unificación Marxista* (POUM), les femmes miliciennes demeurèrent très rares de part les consignes en ce sens des différentes organisations politiques, de telle sorte qu'elles jouèrent surtout un rôle à l'arrière-garde dans les tâches d'organisation et de ravitaillement. Dans son ouvrage sur les femmes républicaines durant la guerre civile, Mary Nash conclut à ce propos que « la milicienne n'était pas représentative de la résistance féminine durant la Guerre Civile »⁵³.

Document 2. Tracts de l'Albertia Eguna de 2006 et de 2010



Les exemples de gudaris féminins demeurèrent donc purement exceptionnels. Les femmes jouèrent néanmoins et jouent toujours un rôle plus important au sein d'ETA, comme l'ont bien démontré Matías Antolín et Carrie Hamilton dans leurs livres respectifs dédiés au sujet⁵⁴. Pour autant, Cindy Ness a de même bien souligné comment les femmes tendent à demeurer à l'arrière-plan des groupes dirigeants des organisations terroristes, étant souvent cantonnées à des fonctions organisationnelles « au nom de l'effectivité de la cause », de telle sorte qu'elles demeurent toujours très minoritaires dans les « commandos », ce qui tend à perpétuer une division sexuée du travail au sein de ces organisations⁵⁵. ETA n'échappe d'ailleurs pas à cette tendance, car même si la proportion de femmes a eu tendance à augmenter lors des années 1990, le groupe dirigeant de l'organisation a quasiment toujours été dominé par des hommes, hormis lors de l'épisode « Yoyes »⁵⁶. Au travers d'entretiens avec des militantes nationalistes

53. NASH, Mary, *Rojas. Las mujeres republicanas en la Guerra Civil*, Madrid, Taurus, 1999, p. 155.

54. ANTOLÍN, Matías, *Op. Cit.*, 2002; HAMILTON, Carrie, *Op. Cit.*, 2007.

55. NESS, Cindy, « In the Name of the Cause: Women's Work in Secular and Religious Terrorism », *Studies in Conflict and Terrorism*, n° 28, 2005, p. 353-373.

56. REINARES, Fernando, *Op. Cit.*, 2004, p. 465-488.

basques radicales, Carrie Hamilton a bien démontré comment la « mémoire de la violence », qu'elle soit effective et résultant de confrontations de rues avec la police lors de la « *kale borroka* », ou qu'elle résulte d'une reconstruction subjective de l'histoire et des oppressions passées, joue un rôle fondamental dans la justification de l'engagement militant au sein de la constellation radicale⁵⁷. Par le tract de 2006, on voit donc bien ici comment, au-delà d'une réalité historique contraire, le nationalisme radical a cherché à féminiser la lutte armée, à « teindre la patrie de violet », afin de s'adresser symboliquement à des recrues féminines potentielles⁵⁸.

Le même type de symbolique apparaît à travers le tract de l'Albertia Eguna de 2010, qui présente un combattant potentiel d'aujourd'hui au premier plan, dont l'image est dédoublée afin de suggérer la possible prolifération de combattants aux pluriels, et qui se trouve superposée à une photo en noir et blanc des gudaris d'hier brandissant l'*ikurriña*⁵⁹. Cette superposition entre le passé et le présent s'accompagne d'un fond jaune qui symbolise l'idéalisme et la lumière qu'ouvre la lutte indépendantiste, un combat auquel ANV et son sigle auraient été associés depuis ses origines. Le slogan « *Independentzia. Oroimen historikoa berreskuratzen* », à savoir « Indépendance. Récupérer la mémoire historique », s'adresse tant aux PNV, en cherchant à mettre en avant le rôle historique joué par ANV dans la lutte indépendantiste, qu'il ne tente de développer l'idée d'une indépendance inéluctable du Pays Basque qui serait ancrée dans l'histoire.

Enfin, au-delà de la symbolique qui apparaît dans les tracts, cet usage ambigu du Bizkargi Eguna et de l'Alberia Aguna par le nationalisme radical en général et par ANV en particulier, est de même bien illustré par la place dédiée aux membres d'ETA emprisonnés durant les festivités. Durant celles-ci, il leur est en effet aussi rendu hommage par l'intermédiaire de déclarations de proches, par des interventions de militants pro-amnistie ou d'ex-prisonniers. En 2006 par exemple, l'« *etarra* » Jon Etxeandia, emprisonné pendant 18 ans de 1983 à 2001, intervint au cours de l'Albertia Eguna avec une dirigeante d'ANV, en déclarant vouloir « rendre hommage tant aux gudaris basques qui moururent en défendant la légalité républicaine et les libertés pour Euskal Herria, comme à toutes les personnes qui sont mortes ou qui ont subi des représailles au cours de ces décennies pour avoir défendu l'indépendance et le socialisme de l'Euskal Herria »⁶⁰. On voit bien ici comment la référence aux gudaris d'hier permet de se référer à une cause « juste » dont la lutte armée d'aujourd'hui ne serait que la continuation, ce qui récuserait donc l'étiquette de « terroriste » apposée à ETA comme un simple stratagème utilisé par l'État espagnol oppresseur. L'hommage rendu au principal protagoniste de l'Albertia de 2006, Pako Gallaga, illustre de même parfaitement bien le rôle de transmission générationnel joué par les martyrs dans le processus de « reproduction sociale du nationalisme »⁶¹. Militant historique d'ANV,

57. HAMILTON, Carrie, « Memories of violence in interviews with Basque Nationalist Women », in Katharine Hodgkin et Susannah Radstone (eds.), « Contested Pasts. The Politics of Memory », Routledge, Londres, 2003, p. 120-135. Cf. aussi HAMILTON, Carrie, « Political Violence and Body Language in Life Stories of Women ETA Activists », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, vol. 32, n° 4, 2007, p. 911-932.

58. LÓPEZ ROMO, Raúl, « Tiñendo la patria de verde y violeta. La relación del nacionalismo vasco radical con los movimientos antinuclear y feminista en la transición », in María Encarna, Nicolás Marín et Carmen González Martínez (dir.), *Ayer en discusión: temas clave de Historia Contemporánea hoy*, IX Congreso de Historia Contemporánea, Murcia, 2008, p. 235-256.

59. Tract de l'Albertia Eguna de 2010, [http://trapagaranaurrera.blogspot.com/2010_06_30_archive.html_tract_2010], consulté le 26 avril 2011.

60. « ANV anuncia los actos del Albertia Eguna », *Gara*, 10 juin 2006.

61. PÉREZ-AGOTE, Alfonso, *Las raíces sociales del nacionalismo vasco*, Madrid, Centro de investigaciones sociológicas, 2008, p. 3-5.

Pako Gallaga est décédé le 5 août 2005 à 75 ans, et suivant ses vœux, ses cendres furent répandues près d'un arbre du mont Albertia lors de la cérémonie annuelle l'année suivante : cet acte symbolique fut présenté aux participants de la commémoration comme l'hommage à la mort d'un « fils et d'un père de gudaris », puisque son père avait combattu durant la guerre civile alors que son fils Jabi Gallaga est emprisonné depuis 1997 en tant que membre d'ETA, une mort qui appelle toutefois à une renaissance future, puisque ses cendres forgeront les racines de nouveaux arbres qui perpétueront la renaissance et forgeront un « tronc commun » entre les gudaris d'hier et d'aujourd'hui⁶².

3. Les martyrs « archétypes » : les exécutions de Txiki et d'Oategi et le détournement du Gudari Eguna

3.1. Le contexte des exécutions : 1975 et l'ultime répression de la lutte armée par le régime franquiste

Là où le *Bizkargi Eguna* et l'*Albertia Eguna* célèbrent de manière impersonnelle la mémoire des soldats nationalistes basques de la guerre civile, le *Gudari Eguna* (« le jour du soldat basque ») fut initialement commémoré par le PNV en mémoire des exécutions à El Dueso (Santander) de 14 prisonniers basques le 15 octobre 1937, qui furent accusés par le régime franquiste du délit de « collaboration avec la rébellion » suite à la capitulation du Gouvernement basque. Huit de ces combattants provenaient des rangs non-nationalistes (deux anarchistes, deux communistes, deux socialistes et deux républicains), et six des organisations nationalistes (quatre du PNV et deux d'ELA/STV). Parmi ces derniers, ce sont surtout les figures de Ramón Azkue, dirigeant d'*Euzkadi Buru Batzar*, la milice du PNV, et celle de Florencio Markiegi, Président de la municipalité de Deba dirigée par le PNV, qui furent et qui sont encore aujourd'hui célébrées, puisque les autres ne furent que des miliciens subalternes⁶³. La première fête à l'initiative du PNV, qui eut lieu le 17 octobre 1965, avait alors clairement pour objectif de célébrer la mémoire de ces résistants de la guerre civile, compris dans un sens inclusif puisque la majeure partie d'entre eux provenait des rangs de la gauche et de l'extrême-gauche républicaine et donc non-nationaliste. Néanmoins, l'important pour notre analyse est ici le fait que le nationalisme radical est entré en « confrontation historique pour l'appropriation de la mémoire nationale » avec l'interprétation fournie par le nationalisme modéré du PNV : les radicaux ont détourné le « sens » originel du Gudari Eguna, en utilisant celui-ci afin de substituer purement et simplement la célébration des gudaris historiques de la guerre civile, par celle de deux « martyrs » d'ETA, Juan Paredes Manot (« Txiki ») et Ángel Otaegi Etxebarria, qui furent fusillés par le régime franquiste le 27 septembre 1975⁶⁴.

Du point de vue historique, onze personnes furent initialement condamnées à mort à travers le 10^{ème} décret-loi du 26 août 1975, mais seules cinq furent finalement fusillées lors de ce qui deviendront les « dernières exécutions du franquisme » : Txiki et Otaegi membres d'ETA, exécutés respectivement à Barcelone et à Burgos, mais aussi José Luis Sánchez Bravo, Ramón García Sanz et José Humberto Baena Alonso, trois

62. Gara, *Op. Cit.*, 12 juin 2006. Voir aussi « La Ertzaintza produce momentos de tensión en el último adiós a Pako Gallaga, miembro de ANV », *Gara*, 5 août 2007.

63. CASQUETE, Jesús, *Op Cit.*, 2009, p. 207.

64. ZERUBAVEL, Eviatar, « Calendario e historia: un estudio comparativo sobre la organización social de la memoria nacional », *Inguruak*, n° 39, 2004, p. 19.

membres du *Front Révolutionnaire Antifasciste et Patriote* (FRAP), un groupuscule d'extrême-gauche, qui furent fusillés à Madrid. Un Conseil de Guerre sommaire au sein du Gouvernement militaire de Barcelone, condamna Txiki le 19 septembre 1975 pour l'assassinat le 8 juin 1975 du caporal-chef de la Police militaire, Ovidio Díaz López, suite au vol à main armée de la rue Caspe à Barcelone⁶⁵. Ángel Otaegi fut quant à lui condamné à mort avec un autre membre d'ETA, José Antonio Artola (dont la peine sera commuée en réclusion à perpétuité), par le régiment d'artillerie 63 de Castrillo del Val (Burgos), pour l'assassinat de Gregorio Posadas Zurrón, chef du service d'information de la *Guardia Civil*, à Azpeitia le 3 avril 1974. Ces exécutions déclenchèrent une grève générale malgré l'État d'exception en vigueur à Vizcaya et à Guipuzcoa depuis le 27 avril 1975, qui mobilisa localement plus de 200000 personnes du 27 au 30 septembre, suscitant une vague de protestations populaires et de condamnations officielles à l'étranger contre le gouvernement espagnol⁶⁶. Plus encore que le procès antérieur de Burgos du 3 décembre 1970 qui avait condamné à mort six membres d'ETA, des peines qui ne furent jamais appliquées, les exécutions de Txiki et d'Otaegi par un régime dictatorial à bout de souffle suite à des jugements partiels et sommaires, jouent désormais le rôle central de « ressources de mobilisation » pour le nationalisme radical, puisqu'elles contribuèrent à faire des deux membres d'ETA des « martyrs » de la cause nationaliste⁶⁷. Dès 1978, le livre *El viento y las raíces* de Javier Sánchez Erauskin érigea Txiki et Otaegi en « figures héroïques », ce qui conduisit à l'interdiction immédiate de celui-ci et à la condamnation de l'auteur en 1980 par l'Audiencia Nacional pour « apologie du terrorisme »⁶⁸.

L'illégitimité du pouvoir franquiste, la jeunesse des condamnés, l'impartialité des procès dénoncés par *Amnesty International* de même que l'inflexibilité des autorités malgré les fortes protestations intérieures et internationales contribuèrent à forger une « dramaturgie du pouvoir » qui convertirent Txiki et Otaegi en martyrs⁶⁹. Les origines, la trajectoire personnelle de « Txiki », mais surtout les circonstances de son exécution et son comportement lors de son procès ont permis au nationalisme radical de le convertir en « martyr » de leur cause. « Txiki » parfois aussi surnommé « Jon » (Juan en basque) est né le 20 février 1954 à Zalamea de la Serena dans la province de Badajoz en Estrémadure, l'une des régions les plus pauvres et les plus rurales d'Espagne, ce qui conduisit ses grands-parents à émigrer suite à la guerre civile, mais aussi ses propres parents, si bien qu'il arriva à Zarauz dans la province de Guipúzcoa au Pays Basque avec ses quatre frères à l'âge de 10 ans. Il étudia jusqu'à l'âge de 14 ans, commença à travailler dans une usine locale de plastique puis entra dans EGI-Batasuna en 1972 avant de rejoindre le commando d'ETA à Guipúzcoa en 1973, de quitter Zarauz et de passer à la clandestinité à partir du 12 janvier 1974⁷⁰. Il demeurera membre de la branche politico-militaire (ETA-pm) de l'organisation suite à la création d'une branche purement militaire (ETA-m) en novembre 1974, considérant la lutte armée comme un

65. PÉREZ PÉREZ, José Antonio et CARNICERO HERREROS, Carlos, « La radicalización de la violencia política durante la transición en el País Vasco. Los años de plomo », *Historia del Presente*, vol. 12, n° 2, 2008, p. 111-128.

66. JÁUREGUI, Fernando, « Las presiones internacionales no pudieron frenar los cinco fusilamientos del 27 de septiembre de 1975 », *El País*, 27 septembre 1985.

67. MC CARTHY, John et ZALD, Mayer, « Ressource Mobilization and Social Movements: A Partial Theory », *American Journal of Sociology*, n° 82, 1977, p. 1212-1241.

68. SÁNCHEZ ERAUSKIN, Javier, *Txiki-Otaegi. El viento y las raíces*, Hordago, Donostia, 1978. Un livre sur Txiki a été réédité récemment en basque, SÁNCHEZ ERAUSKIN, Javier *et al.*, *Txiki, haizea eta sustraiak*, Bilbao, Haizea eta Sustraiak Kultur Elkartea, 2007.

69. BRAUD, Philippe, *Science Politique*, tome 2, L'État, Paris, Le Seuil, 1997, p. 77.

70. ELORZA, Antonio *et al.*, *Op. Cit.*, 2002, p. 26.

instrument de la lutte politique plus qu'une fin en soi, tout en apprenant l'euskera au sein d'ETA. Le 1 avril 1975, il fut accusé par les journaux officiels du régime de l'attentat de Saint Sébastien contre le sous-inspecteur de police Diaz Linares, ce qui l'obligea à se réfugier en Catalogne en mai avec Iñaki Pérez Beotegi (« Wilson »), avant d'être arrêté avec ce dernier le 30 juillet à Barcelone, rue Boada.

La partialité du déroulement de son procès mais aussi la dévotion dont il fera preuve pour la cause nationaliste constitueront les fondements de sa sacralisation postérieure et de sa légitimation en tant que martyr. En effet, malgré que la législation en vigueur à ce moment interdise alors une garde à vue de plus de 72h, il fut détenu cinq jours et torturé au sein du Commissariat central de Barcelone, puis incarcéré avant de se déclarer en grève de la faim. Ses avocats ne disposeront que de quatre heures pour étudier son cas suite à sa mise en accusation le 22 août 1975⁷¹. Par manque de preuves, il ne sera finalement pas accusé de la mort de José Diaz Linares, mais de celle d'Ovidio Díaz López, suite à l'attaque de la Banque Santander de la rue Caspe de Barcelone le 6 juin 1975. Txiki niera les faits, soulignant qu'il se trouvait alors en fuite à Perpignan. Il fut néanmoins condamné à mort le 19 septembre par un Conseil de Guerre, devant en théorie être uniquement destiné aux militaires et non aux civils, et sans présence d'avocats. La défense demanda sans succès une autopsie du policier et une analyse des balles qui le tuèrent afin de savoir si elles provenaient de l'une des armes de Txiki. Les avocats et Txiki lui-même étaient convaincus dès le départ qu'il s'agissait d'un procès hautement politique et que seule la mort prématurée du dictateur aurait pu changer le cours des choses⁷². Même le pape Paul IV demanda la révision de sa peine. Les témoignages utilisés contre Txiki lors du procès furent très contradictoires⁷³. Ils soulignèrent de nombreux vices de forme, tout en illustrant de même l'usage de « témoins fantômes » qui généreront une forte image de partialité. La théâtralisation des déclarations finales de Txiki renforcèrent de même l'image d'un martyr, puisqu'il déclara finalement lors de l'audience : « je ne suis d'accord avec rien de tout cela, parce que ce procès a lieu contre le peuple basque et contre tous les peuples de l'État espagnol. Debout Euskadi! »⁷⁴.

La presse salua postérieurement sa « force de caractère » et sa « sérénité » le jour de son exécution, à tel point qu'un militaire lui fit d'ailleurs part de son étonnement, ce à quoi Txiki aurait répondu : « Nous, nous n'avons pas à avoir honte d'être ici. Vous, si »⁷⁵. Txiki dédia à ses jeunes frères les paroles d'Ernesto « Che » Guevara qu'il écrivit au dos d'une photographie, et qui servirent postérieurement d'épithète sur sa tombe : « Demain, lorsque je mourrai, ne venez pas pleurer. Je ne serais jamais sous terre, je suis le vent de la liberté »⁷⁶. Avant son exécution le 27 septembre 1975 à 8h30 du matin dans la clairière d'un bosquet près du cimetière barcelonais de Sardañola del Vallés, il entonna l'*Eusko Gudariak*, considéré par les nationalistes comme l'hymne basque, puis

71. « Levantamiento de la incomunicación a Juan Paredes Manot », *El Correo*, 24 août 1975.

72. KALPARSO, Xavier, « Txiki, viento de libertad. Un chaval extremeño » in SÁNCHEZ ERAUSKIN, Javier *et al.*, *Txiki, Haizea eta sustraiak*, Bilbao, Haizea eta sustraiak kultur elkarte, 2007, p. 126.

73. Par exemple, le directeur de la banque Santander, Alberto Sánchez affirma ainsi ne reconnaître aucun des accusés ; un auxiliaire de la banque, José Luis Fernández dira reconnaître Txiki, tout en donnant postérieurement une description erronée de lui ; le gardien de la banque Ricardo García déclara que l'assaillant principal fut blond et grand alors que Txiki était petit et brun ; enfin, les policiers Manuel Carboell et Jesús Vázquez témoignèrent contre l'accusé alors même qu'ils ne figuraient pas sur le procès-verbal établi par la police, qui détaillait les assaillants et les témoins. Cf. KALPARSO, Xavier, *Op. Cit.*, 1978, p. 132.

74. *Ibid.*, 1978, p. 132.

75. « Sangre inútil », *El País*, 27 septembre 1985.

76. « El día en que Franco gastó sus últimas balas », *Gara*, 27 septembre 1975.

cria « *Gora Euskadi askatuta. Aberria ala hil!* », « Debout l'Euskadi libre. Patrie ou mort! »⁷⁷. Lors de son enterrement, de nombreux militants crièrent « *Gora Euskadi Askatuta! Visca Catalunya! Gora Txiki!* ». Sa sépulture fut transférée un an plus tard à Zarauz, en ajoutant sur celle-ci un vers du poète basque Atxa en plus des paroles du « Che » qu'il prononça : « Si je meurs trop tôt, l'ultime désir qui s'éteint sur mes lèvres sera peut être le premier sourire qui fleurira demain ». Dans la mesure où « l'ultime désir » prononcé par Txiki fut celui de la liberté du Pays Basque, on voit bien ici comment cette épitaphe invite indirectement à perpétuer la voie qu'il a ouverte. Le 29 septembre 1975, 4000 personnes assistèrent à des funérailles à Zarauz malgré les interdictions policières, donnant corps à ce qui deviendra chaque année un véritable culte à la figure de Txiki. La décomposition du régime franquiste, le déroulement partiel des procès, le recours à la peine de mort qui n'avait été utilisé qu'à six reprises par le régime dans les années 1960 et les vives protestations internationales, créèrent ainsi une structure d'opportunité favorable à la contestation interne. Ces exécutions fournirent donc un « événement fondateur » utilisé par les radicaux pour justifier les célébrations annuelles postérieures de ces « martyrs ».

3.2. *Entretenir la mémoire des martyrs d'ETA : quand le Gudari Eguna devient une tribune du nationalisme radical*

Les figures de Txiki et d'Otaegi devinrent des martyrs d'ETA dans le sens où elles dégageaient un fort symbolisme. Sanchez Erauskin considéra à ce propos dans l'introduction de son livre référence pour les radicaux, qu'ils furent choisis par le régime franquiste pour jouer le rôle d'« exemple », puisqu'ils représentaient deux symboles évidents à combattre, l'émigrant converti au nationalisme et le représentant du monde rural basque : « l'émigrant intégré et le propriétaire terrien, celui des nouveaux vents de la liberté et celui des veines enracinées du peuple. Le libéré et le réglo. Le vent et les racines »⁷⁸. La figure de Txiki, immigrant, pauvre, travailleur, mais néanmoins intégré au sein de la société basque et compromis avec la cause nationaliste, le convertit en un référent pour la jeunesse nombreuse de descendants d'émigrés originaires d'autres provinces espagnoles. Sa figure joua un rôle intégrateur central au sein de la constellation nationaliste, en aidant symboliquement au dépassement de la barrière sociale et culturelle qui avait peu à peu émergé entre les autochtones et les émigrants. Comme le souligne Pérez-Agote, ce fut surtout dans les milieux bascophones et nationalistes traditionnels mais aussi chez les jeunes générations non bascophones en recherche de racines identitaires que recruta principalement ETA à la fin des années 1970, ce qui correspond bien au profil de Txiki : la perte progressive de la langue sous le régime franquiste et le clivage avec des parents refusant l'engagement politique par peur de la répression, conduisit à une « survalorisation symbolique » et à une « radicalisation générationnelle » d'une partie de la jeunesse basque contre l'État espagnol mais aussi contre la passivité de leurs familles, même lorsqu'elles furent nationalistes modérées⁷⁹. Otaegi provenait au contraire d'une famille bascophone rurale traditionnelle, faisant ainsi référence au « cœur » de la tradition basque fondée

77. « Txiki ejecutado ayer en Cerdanyola », *Diario de Barcelona*, 26 septembre 1975.

78. SÁNCHEZ ERAUSKIN, Javier *et al.*, « Prólogo de la edición de 2007 », *Txiki, haizea eta sustraia*, *Op. Cit.*, 2007, p. 9.

79. PÉREZ-AGOTE, Alfonso, *Op. Cit.*, 2008, p. 118 et p. 164. Ce mouvement d'appropriation du nationalisme et d'une volonté de réinvestissement de la langue basque se retrouva aussi chez les étudiants débasqués en France, qui constitueront le socle principal du parti *Enbata* à partir de 1963. Cf. URTEAGA, Eguzki, *Le vote nationaliste basque*, Paris, L'Harmattan, collection Logiques sociales, 2007, p. 46-50.

notamment sur l'exaltation de la « ruralité »⁸⁰. En raison de la nécessité de coordonner les actions de protestations, les procès de José Antonio Garmendia et d'Angel Otaegi, contribuèrent aussi à la création de *Kordinadora Abertzale Sozialista* (KAS), visant à coordonner les actions tant légales qu'illégales des différentes organisations politiques et sociales du *Movimiento de Liberación Nacional Vasco* (MLNV) afin d'obtenir l'indépendance.

Ces exécutions jouent donc un rôle capital dans la volonté du nationalisme radical de formuler une « contre-histoire » présentant les membres d'ETA comme des « résistants » et des défenseurs légitimes de la cause basque face à l'oppression subie par l'État espagnol. La situation de décomposition du régime franquiste dotèrent d'une légitimité originelle les différentes formes de lutte contre celui-ci. Ces exécutions permettent aussi aux radicaux de se démarquer du PNV au sein de la constellation nationaliste, en mettant leurs propres « martyrs » au premier rang des « combattants » et des « libérateurs » de la cause nationaliste, en les présentant sur le même plan voire même en les substituant de fait aux gudaris « historiques » de la guerre civile. Dès la fin des années 1970, le MLNV a ainsi converti le 27 septembre en une date clé de son agenda politique à travers de nombreux hommages et de manifestations en faveur de la mémoire de Txiki et d'Otaegi et de l'ensemble des résistants d'hier, afin d'appeler les nouveaux militants à perpétuer la lutte. Plus qu'une simple commémoration « historique », le nationalisme radical a donc fait du Gudari Eguna une tribune publique et politique visant à réaffirmer un compromis avec la cause de la libération nationale du Pays Basque, tout en assurant une reconnaissance aux militants qui se dévoueront pour celle-ci. Alors que lors du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna, le rôle des martyrs d'ETA est partagé avec les gudaris « historiques » de la guerre civile, le Gudari Eguna est devenu une tribune quasi exclusive en faveur de la mémoire des martyrs d'ETA, mais surtout un prétexte afin de justifier la perpétuation de la lutte indépendantiste.

Les déclarations des organisateurs des célébrations telles que retranscrites par la presse locale ne laissent aucun doute à ce sujet : en 1983, il fut ainsi déclaré lors du Gudari Eguna qu'il s'agit de « suivre le chemin et l'exemple de ces martyrs » ; en 1984, la lutte armée fut justifiée par une longue trajectoire historique puisque « où tombe un gudari, naissent cent nouveaux » ; en 1987, les tracts des festivités considèrent celles-ci comme « une consécration de l'hommage et du compromis de tous les morts pour la liberté d'Euskal Herria » ; en 2000, la figure de Txiki fut considérée comme « un exemple de compromis pour les jeunes » puisque « même si un jour ETA venait à disparaître, d'autres gudaris naîtront avec les armes à la main en défense de ce peuple »⁸¹. De même, comme l'illustre bien le document 3 ci-dessous, l'un des trois membres masqués et armés d'ETA qui apparurent lors de la célébration de 2006, déclara alors devant les sympathisants nationalistes : « ce furent d'autres septembres. Mais en réalité c'est le même septembre », traçant ainsi une continuité historique entre les gudaris de la guerre civile, les exécutions de Txiki et d'Otaegi et une situation présente d'oppression perçue⁸². À travers ces interventions publiques de membres d'ETA masqués lors des cérémonies de l'Albertia Eguna, on voit bien ici comment les radicaux ont progressivement détourné la signification originelle de celles-ci, au profit

80. JUARISTI, Jon, *El linaje de Aitor. La invención de la tradición vasca*, Madrid, Taurus, 1998, p. 3-8.

81. *Egin*, 27 septembre 1983, p. 2; *Egin*, 24 décembre 1984, p. 1; *Egin*, 27 septembre 1987, p. 2; *Gara*, 28 octobre 2000, p. 2.

82. « Otros septiembres, el mismo septiembre », cité in *Gara*, 27 septembre 2006, p. 4; « ETA comunica en una concentración por el Gudari Eguna que continuará la lucha hasta lograr la independencia y el socialismo », *Gara*, 28 septembre 2006, p. 3; Voir aussi [<http://www.kaosenlared.net/noticia/gudari-eguna-08>], consulté le 26 avril 2011.

non seulement de la légitimation de leurs propres martyrs, mais aussi d'appels explicites à la perpétuation de la lutte armée. Ce même membre d'ETA masqué déclara ainsi très clairement qu'il s'agirait de ne pas « occulter aux nouvelles générations que l'ensemble d'entre eux furent des combattants qui faisaient partie de ce torrent de générosité et d'idéalisme qui affronta le fascisme avec les armes durant la guerre civile, et qui continua de combattre le régime franquiste jusqu'à son final formel [...] Ils nous ouvrent des pistes sur le passé, sur le présent mais aussi sur le chemin futur à suivre pour l'indépendance d'Euskal Herria »⁸³.

Les tracts et les photos du document 3 mettent encore une fois bien en avant les usages symboliques nombreux utilisés par le nationalisme radical⁸⁴. La première photo des célébrations de l'Albertia Eguna de 2006 (en haut à gauche), montre bien la volonté des participants de disputer au nationalisme modéré du PNV le droit à la représentativité du peuple basque : ils arborent clairement l'ikurriña, le drapeau basque, qui fut pourtant conçu par Sabino Arana, le fondateur du PNV en 1894, et qui demeure aujourd'hui encore le drapeau officiel du PNV. Les radicaux ne rejettent donc pas ce symbole intégrateur du peuple basque, même s'il est aussi celui d'un parti nationaliste rival. Il est vrai que le fond rouge représente les Basques et que la croix oblique verte de Saint André représente le chêne de Guernica, symbole des fors historiques de la province de Biscaye, et donc de la liberté multiséculaire du peuple basque. Pour autant, la croix blanche du drapeau (qui surmonte et donc s'impose sur la croix verte qui elle-même surmonte le fond rouge), renvoie historiquement au catholicisme et à la devise « *Jaungoiko eta lege zaharra* » (« Dieu et les vieilles lois ») de Sabino Arana, un élément confessionnel qui conduisit pourtant les dissidents du PNV à créer l'ANV en 1930, de même que les membres d'ETA à souligner le caractère non-confessionnel de leur organisation lors de sa fondation en 1959. Le fait que de nombreux militants arborent le drapeau en étant vêtu de noir, souligne que même s'ils revendiquent ce symbole basque intégrateur, ils se situent toutefois aussi dans la lignée des combattants historiques, des martyrs et des militants d'ETA le plus souvent vêtus de noir.

L'acceptation des symboles basques traditionnels par les radicaux ne demeure cependant que partielle, comme le souligne par exemple l'invention du label « Euskal Herria » qui vise à englober l'ensemble des territoires français et espagnols (en incluant la Navarre) et à substituer le néologisme d'« Euskadi » inventé par Sabino Arana qui dénomme aujourd'hui simplement la communauté autonome espagnole. De plus, sur la photo des trois « etarras » masqués lors de l'Albertia Eguna de 2006 (en haut à droite), le symbole de l'« *Arrano beltza* » (« l'aigle noir ») est mis en avant, qui était à l'origine le sceau du roi Sanche III de Navarre qui, en réunissant l'Aragon et la Castille au début du XI^{ème} siècle, mit sous sa couronne un ensemble de territoires allant de la Galice à la mer méditerranée, qui comprenaient notamment l'ensemble des territoires basques⁸⁵. Selon l'interprétation des nationalistes, son règne constitue donc un précédent historique de l'unification des territoires basques au sein d'un même État indépendant, même si d'une perspective espagnole, le règne de Sanche III illustre au contraire l'une des premières tentatives de former une Espagne unifiée⁸⁶. Ce symbole de l'« aigle noir » est

83. *Ibid.*, p. 4.

84. Documents obtenus à travers différents sites militants de la gauche abertzale, notamment [http://amnistiapresos.blogspot.com] et [http://www.kaosenlared.net], consultés le 25 juin 2011.

85. JUANITO JIMÉNEZ, Consuelo, *Sancho III de Pamplona. Integración territorial de Aragón y Castilla en el Reino de Pamplona*, Pamplona, Universidad Pública de Navarra, 2004.

86. Pour le point de vue « nationaliste », Cf. GOYHENETCHE Manex et al., *Vasconia en el siglo XI. Reinado de Sancho III, el mayor, rey de Pamplona (1004-1035)*, Pamplona, editorial Pamiela. Pour le point de vue « espagnol », Cf. GONZALO MARTÍNEZ Diez, *Sancho III el Mayor Rey de Pamplona, Rex Ibericus*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2007.

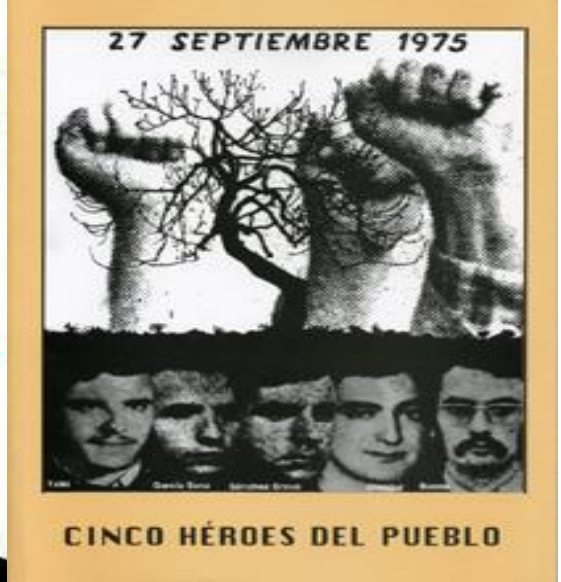
néanmoins désormais uniquement mobilisé par la gauche abertzale qui le considère comme plus authentique. Le même type de superposition entre passé et présent apparaît une fois encore sur le premier tract de l'Albertia Eguna de 2008 (à gauche), où l'on voit les photos de Txiki et d'Otaegi superposées à une image des gударis historiques et à une étoile rouge au centre, symbole marxiste-léniniste traditionnel.

Finalement, au-delà de la légitimation de la violence d'ETA, il convient de souligner comment ces célébrations jouent aussi un rôle dans le recrutement militant. Le second tract de 2008 (à droite) met ainsi en avant un appel symbolique à la régénération des militants : les cheveux des martyrs d'ETA de 1975, ces « cinq héros du peuple » désormais sous terre, constituent les racines de l'émergence d'un nouvel arbre, dont les branches sont constituées par les nouveaux militants aux poings levés qui s'engagent à leur tour dans la lutte antifasciste. Le même type d'idées apparaît sur le tract de convocation de l'hommage à Txiki à Zarautz lors du Gudari Eguna de 2010 puisque, au-delà de l'hommage général « à tous les combattants antifascistes et à toutes les victimes du franquisme », il est écrit en bas à gauche de sa photo : « et sachez que je mourrais seulement si vous lâchez du lest, car celui qui tomba en combattant vit en chaque camarade ». Cette phrase apposée sur sa photo est une invitation claire à ce que les nouveaux militants continuent la lutte, puisqu'il est suggéré en quelque sorte que Txiki continuera à vivre tant que la lutte se perpétuera⁸⁷. Ce type de parallèle et cet appel individuel à l'engagement militant en faveur de la lutte armée indépendantiste fut bien mit en avant par un membre d'ETA lors du Gudari Eguna de 2006 : « Le jour du soldat basque n'est pas pour nous une date où il faut rester en regardant en arrière. Au contraire, en apprenant le chemin et le modèle laissé par nos amis, ce jour doit servir à renforcer les luttes d'hier et d'aujourd'hui, doit servir pour renforcer l'engagement individuel en faveur de la liberté d'Euskal Herria : l'opportunité de récupérer la liberté d'Euskal Herria se situe dans la tête et entre les mains de chacun. Nous construisons l'indépendance de l'Euskadi avec nos actions quotidiennes. [...] Nous réaffirmons notre engagement de continuer à empoigner fermement les armes jusqu'à obtenir l'indépendance et le socialisme d'Euskal Herria. Nous réussirons! Debout les gударis basques! Debout Euskal Herria libérée! »⁸⁸.

87. La rose rouge représente l'amour pour la patrie, mais elle est aussi traditionnellement associée à la gratitude, à l'admiration et aux condoléances dans la symbolique occidentale.

88. « Conmovedor homenaje a los gударis en Aritxulegi », *Gara*, 24 septembre 2006.

Document 3. Célébrations du Gudari Eguna à Aritxulegi en 2006 ; tract de 2008, 2010



Erroginen frankistararen azken afusilamenduen 35. urteurronea
1975-2010 Irailak 27
 27 de Septiembre
 35 aniversario de los últimos fusilamientos del régimen franquista
 DON PAREDES, TXIKI



*... y saben que ellos morirán
 si ustedes van al juicio
 porque el que cayó por nosotros
 vino de una categoría...*

ZARAUTZ
 Irailak 25
 (Larunbata)
 18:00etan
 Musika Plazan

ACTO DE MEMORIA
 en homenaje a todos los luchadores antifranquistas y a todas las víctimas del franquismo



4. Conclusion : Les logiques sociales de la création des « héros-martyrs » de l'ETA

Ainsi, comment et à travers quels usages symboliques les nationalistes radicaux ont-ils détourné les significations originelles des festivités célébrant les martyrs nationalistes basques ? À travers l'analyse des origines historiques de trois fêtes basques traditionnelles, notre étude a d'abord permis de souligner comment le nationalisme radical a cherché à détourner les significations originelles de celles-ci à son profit : la célébration des « gударis » de la guerre civile dans le cas du Bizkargi Eguna et de l'Albertia Eguna mais encore plus dans le cas du Gudari Eguna, a été peu à peu détournée au profit du culte aux « martyrs d'ETA » ; les deux premières commémorations, initialement dépersonnalisées, ont fait l'objet d'une personnification croissante au plus grand bénéfice des « *etarras* ». L'usage de la dénomination même d'ANV a ensuite joué un rôle symbolique central dans l'« invention » d'une continuité historique de la cause indépendantiste, et d'une « nation » basque qui aurait été unanimement résistante durant la guerre civile, même si comme nous l'avons vu, la résistance des militants du PNV fut mitigée⁸⁹. La référence à ANV a facilité la création d'un lien idéologique entre l'« ANV historique » et la « nouvelle ANV », de même qu'un lien symbolique entre les « gударis » d'hier et les « martyrs » d'aujourd'hui, même si celui-ci est en fait inexistant, tant le respect de la légalité républicaine, le positionnement social-démocrate et la volonté de développer des alliances avec les autres forces républicaines et socialistes de l'« ANV historique », divergea de la tendance à la légitimation de la violence, du positionnement marxiste-léniniste et du choix d'un front abertzale indépendant privilégié par la « nouvelle ANV ».

Le détournement des significations originelles de ces festivités au profit des soldats de l'ANV durant la guerre civile constitue un socle historique et un capital politique soulignant une compromission avec la cause de la résistance du peuple basque, à partir duquel les « martyrs » d'ETA tels que Txiki et Otaegi ont été présentés comme des successeurs : malgré leurs usages de méthodes terroristes et d'attentats contre des civils, leurs procès sommaires et leurs exécutions par le régime autoritaire franquiste le 27 septembre 1975 créent des événements fondateurs qui souligneraient le prix à payer pour la cause patriotique, tout en relativisant l'usage de la violence politique au prix de la lutte antifasciste et de la résistance à l'oppression. Les figures de l'émigrant intégré et du basque rural traditionnel compromis avec la cause nationaliste, les symboliques de la répression et de la lutte antifasciste, permettent ainsi de « renverser le stigmaté » apposé à la violence d'une certaine frange du nationalisme radical en présentant celui-ci comme étant situé du côté de la morale, de la démocratie et de la cause juste⁹⁰. Enfin, les radicaux ont mis en avant un dernier type d'usages symboliques à travers la superposition de symboles basques traditionnels avec des symboles propres à la constellation radicale, comme l'a bien illustré l'exemple de l'usage parallèle de l'*ikurriña* et de l'*Arrano beltza*. L'objectif est ici d'entrer en concurrence avec la symbolique du nationalisme modéré en lui opposant des symboles plus authentiques, qui favorisent le maintien d'une identité indépendantiste radicale différenciée.

Au final, quelles fonctions la célébration de la mémoire des martyrs joue-t-elle pour la constellation nationaliste radicale ? En nous appuyant sur notre analyse, il est possible de dégager cinq fonctions principales. Tout d'abord, la célébration et le

89. ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2006.

90. GOFFMAN, Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

détournement de la mémoire des martyrs de la guerre civile permettent de requalifier la fonction des militants d'ETA, en les présentant comme des membres à part entière d'un mouvement de libération nationale ancré dans l'histoire, et donc à ce titre, comme des « résistants » et des « prisonniers politiques » lorsqu'ils sont emprisonnés. Cela justifierait d'honorer leurs mémoires sur le même plan que celle des gudaris de la guerre civile, tout en leur donnant quelquefois directement la parole et un rôle important dans le déroulement des célébrations. La célébration de la mémoire des martyrs joue donc directement un rôle dans la légitimation de la violence contemporaine des membres d'ETA. Elle invite à une reconnaissance du rôle joué par l'organisation dans la lutte indépendantiste, en légitimant donc la place qu'elle devrait jouer dans une possible négociation sur le statut politique du Pays Basque. En second lieu, la célébration de la mémoire des martyrs d'ETA permet de jouer une fonction interne au sein de la constellation nationaliste, en disputant et en contestant l'hégémonie du PNV pour la réappropriation du passé, en présentant le rôle des gudaris d'ANV et des martyrs d'ETA comme plus déterminant que celui des militants du PNV dans la lutte indépendantiste.

Troisièmement, la célébration de la mémoire des martyrs joue une fonction de transmission générationnelle, comme l'illustre bien l'exemple de Pako Gallaga dont le décès fut célébré comme celui d'un « fils et père de gudaris » : la filiation symbolique entre les soldats de la guerre civile et les martyrs d'aujourd'hui permet de créer des « mythes fondateurs » qui jouent le rôle de marqueurs d'appartenance à une même communauté entre les générations. Les commémorations mémorielles annuelles jouent aussi en ce sens le rôle de « rites de passage » qui médiatisent et qui renforcent une identité indépendantiste partagée. Quatrièmement, la célébration de la mémoire des martyrs présente une fonction plus immédiate liée au recrutement potentiel de nouveaux militants. En s'adressant aux jeunes femmes comme l'illustra le tract de l'Albertia Eguna de 2006 ou en mettant en avant les « exemples » de Txiki et Otaegi, les radicaux s'adressent aux jeunes qu'ils soient bascophones ou débasquisés, afin de les inviter à franchir le pas de la lutte armée, à suivre le chemin de leur prédécesseurs célébrés comme des héros de la cause nationaliste. La reconnaissance offerte par la communauté à ses martyrs permet de donner du sens à un possible engagement individuel. La mémoire est ainsi utilisée dans sa fonction mobilisatrice, comme un appel à la continuation de la lutte. Enfin, il ne fait finalement aucun doute que la mémoire des martyrs joue un rôle politique, elle est utilisée comme un prétexte historique et culturel afin de justifier un positionnement politique controversée, à savoir la légitimation de la poursuite de la lutte armée. Pour conclure, les usages politiques des figures des martyrs remplissent donc bien des rôles d'intégration, de légitimation et de reconnaissance visant à assurer la pérennité et la reproduction sociale du nationalisme radical.